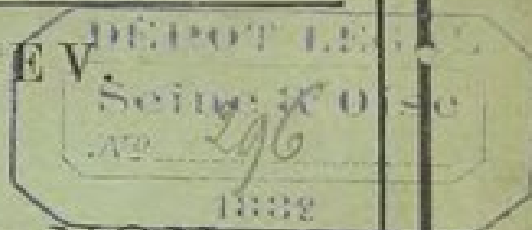


Un franc le volume
NOUVELLE COLLECTION MICHEL LÉVY
1 FR. 25 C. PAR LA POSTE

MATHILDE STEV



LE OUI ET LE NON
DES FEMMES

NOUVELLE ÉDITION



CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
À LA LIBRAIRIE NOUVELLE

Le Oui et le non des femmes

Mathilde Stev



Calman Lévy, (Paris), 1882

Exporté de Wikisource le 14 juillet 2026

Un franc le volume
NOUVELLE COLLECTION MICHEL LEVY
1 FR. 25 C. PAR LA POSTE

MATHILDE STEV.

LE OUI ET LE NON
DES FEMMES

NOUVELLE ÉDITION



CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
À LA LIBRAIRIE NOUVELLE

LE OUI ET LE NON DES FEMMES

PAR
MATHILDE STEV

NOUVELLE ÉDITION



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

1882

Droits de reproduction et de traduction réservés.

TABLE DES MATIÈRES

(ne fait pas partie de l'ouvrage original)

PRÉFACE

<u>I</u>	Caroline au baron de Lannay
<u>II</u>	
<u>III</u>	
<u>IV</u>	
<u>V</u>	
<u>VI</u>	
<u>VII</u>	Caroline à Lucien
<u>VIII</u>	
<u>IX</u>	Lucien à Marthe
<u>X</u>	
<u>XI</u>	
<u>XII</u>	
<u>XIII</u>	Lucien à Caroline
<u>XIV</u>	
<u>XV</u>	
<u>XVI</u>	Gaston de Charly au général de Blaisard
<u>XVII</u>	
<u>XVIII</u>	
<u>XIX</u>	
<u>XX</u>	
<u>XXI</u>	
<u>XXII</u>	
<u>XXIII</u>	

AU LECTEUR

C'est à vous, monsieur le lecteur, que je dédie ce livre.

Ne croyez pas à un caprice de ma part, à une étourderie ou, ce qui serait plus formidable encore, à une banalité.

Je vous dédie ce livre pour trois raisons.

Vous êtes mon ami, puisque vous avez acheté ce volume ; alors je vous aime.

Ou mon ennemi, et, dans ce cas, vous vous êtes donné la peine de couper ces pages écrites dans des jours d'ennui ou d'espoir, pour les déchirer ensuite à belles dents.

Ou bien peut-être, cette hypothèse est probablement la plus vraie, n'êtes-vous qu'un indifférent ; tant mieux !

Les indifférents, voyez-vous, c'est encore ce qu'il y a de meilleur.

L'indifférent qui passe sans vous voir sera peut-être votre ami du lendemain ; si, par fâcheuse aventure, il devient votre ennemi, eh bien, on a toujours vingt-quatre heures devant soi pour se préparer à la lutte.

Vingt-quatre heures ! une éternité pour la haine, une minute pour l'amour.

À l'ami, je dédie ce livre comme une protestation affectueuse et reconnaissante, comme une poignée de main, comme un merci.

À l'ennemi, je dédie ce livre comme un défi, comme un remords, afin que, plus tard, quand il causera avec sa conscience troublée par les bruits de

la nuit, une voix qu'il n'invoquait pas vienne lui crier : « Vous avez eu tort de railler le travail, vous qui n'avez rien fait et ne savez rien que le mal. »

À l'indifférent, je dédie ce livre, afin qu'en entendant ma chanson du soir, il se retourne et sourie au doux refrain de la volonté.

Ô indifférent lecteur ! si vous passez sans retourner la tête, si vous continuez de siffloter entre vos dents l'air de chasse commencé, allez, je vous pardonne, car vous n'avez jamais aimé, jamais souffert.

Mais si, au contraire, après avoir fixé vos regards un instant, vous vous dites que, si la cigale est moins utile que la fourmi, elle est plus amusante, j'aurai atteint un but qui serait glorieux pour moi s'il n'était charmant.

Peut-être allez-vous croire que j'allais vous dire : « Je ne suis qu'une faible femme ! » Absurde ! si j'étais faible, je ne serais pas femme.

Je voulais simplement que vous sussiez que ceci n'est point une histoire, encore moins une autobiographie ou un plaidoyer.

J'ai cherché un cadre pour définir certaines aspirations, certaines théories qui viennent dans la tête d'une femme sans qu'on sache comment et qui s'en vont de même.

Plus tard, je ferai un autre livre bien différent, parce qu'il contiendra les vérités *vraies* de la vie, dont celui-ci n'est que l'ombre.

MATHILDE STEV.

LE OUI ET LE NON

DES FEMMES

I

CAROLINE AU BARON DE LANNAY

En vérité, je ne m'ennuie pas trop, mon cher oncle ; vous vous êtes trompé en me supposant la plus malheureuse des campagnardes ; non, les jours n'ont pas plus d'heures qu'à Paris ; il me semble même parfois que le temps passe plus vite ici que dans la rue de Varennes ; après cela, vous le savez, je suis si changeante, que, dans deux jours, je vous tiendrai peut-être un tout autre langage.

Quand je suis arrivée à notre nouvelle habitation il faisait presque nuit ; aussi mes premières impressions ont été un peu tristes. On ne m'attendait que le lendemain et rien n'était prêt encore pour me recevoir. Vos régisseurs avaient des mines consternées qui me donnaient bien envie de rire, malgré la perspective d'un méchant souper et d'un mauvais lit.

Cependant tout s'est passé beaucoup mieux que je ne l'imaginais, et, ma gaieté aidant, j'ai remis promptement ces braves gens à leur aise.

Vers dix heures, madame Pichel, la femme du régisseur, m'a conduit dans une grande chambre tendue de damas bleu foncé ; je me suis blottie dans un grand lit si élevé, qu'il m'a fallu une chaise pour y atteindre ; je me suis endormie riant de tout mon cœur de ma singulière installation et souhaitant

ardemment de voir surgir des coins de cette mystérieuse chambre les fantômes dont m'avait parlé madame Pichel pour égayer mon souper.

Le lendemain matin, à mon réveil, tout m'a paru gai et riant ; un beau rayon de soleil se jouait dans mes rideaux bleus, et, de mon lit, j'apercevais par ma fenêtre le plus charmant paysage du monde.

Rassurez-vous, mon cher oncle, je sais que vous avez en horreur les descriptions ; aussi je vous fais grâce de tous les détails champêtres qui ont enthousiasmé votre *petite poëte*, comme il vous plaît de m'appeler. Je me bornerai à vous dire que j'ai couru à la fenêtre en jetant un cri de joie, que j'ai éprouvé un bonheur indicible à sentir cet air si frais, si pur, et à voir ce beau parc qui semblait tout en fête pour me souhaiter la bienvenue.

L'éternelle madame Pichel m'a bientôt tirée de mon extase ; elle venait me demander si j'avais bien passé la nuit et si j'étais contente de ma nouvelle demeure. J'ai répondu que j'étais ravie ; puis je l'ai congédiée bien vite, tant j'avais hâte de courir dans le parc et dans les bois comme une vraie pensionnaire en vacances.

Quel bonheur, cher oncle ! moi qui depuis si longtemps n'avais pas quitté Paris, moi qui suis folle de la campagne, je pouvais enfin m'en donner à cœur joie ! Aussi je courais à perdre haleine, j'allais à l'aventure, arrachant à pleines mains, sur mon passage, les bourgeons et les petites feuilles vertes, m'étonnant de ne pas voir les fleurs éclore sous mes pas, cherchant les violettes dans les fraisiers, me sentant d'irrésistibles envies d'embrasser tous ces beaux arbres, qui me semblaient autant d'amis charmés de me faire fête.

Arrivée sur la pelouse j'aperçois deux jolies chèvres blanches qui broutaient en liberté ; vite je remplis ma robe de feuilles tendres et de jeunes pousses, et me voilà à genoux devant mes nouvelles amies, qui n'avaient nullement peur et qui me regardaient de leur œil doux et étonné.

En cet instant, j'entendis, non loin de moi, éclater une voix mâle et sonore qui chantait la romance de Mozart : *Metà di voi quà vadano*. Peut-être ce chant ne m'aurait-il fait qu'un très-médiocre plaisir dans un salon de Paris ; mais, au fin fond de la Bourgogne, au milieu de cette nature poétique et charmante, cette mélodie si simple me causa une impression de plaisir et d'attendrissement inexprimable.

En arrivant au détour du sentier, le chanteur m'aperçut ; il s'interrompit tout à coup et parut d'abord assez interdit.

C'était un jeune homme de vingt-deux à vingt-cinq ans, pas très-grand, presque blond ; il portait un costume de campagne fort simple, à ma vue, il ôta sa casquette de velours noir.

La coquetterie me revint aussitôt et je me sentis contrariée du désordre de ma toilette, dérangée par ma folle course de tout à l'heure. Lui, au contraire, s'approcha de moi avec aisance et me dit en s'inclinant :

Mon Dieu, madame, lorsque je me suis permis de chanter, je me croyais bien seul ; je vous demande mille pardons de mon étourderie.

Je lui répondis naïvement, mais non pourtant sans rougir un peu, que sa voix m'avait fait le plus grand plaisir.

Il s'inclina en souriant et, changeant brusquement de conversation, il me demanda si ces deux chèvres blanches m'appartenaient.

— Oui, monsieur, lui répondis-je en souriant à mon tour.

La conversation en restait là ; l'inconnu me regardait avec une admiration très-embarrassante pour moi, et qui le devint bientôt pour lui-même lorsqu'il s'aperçut de l'effet qu'elle produisait. Voulant mettre fin à ce double malaise, je le saluai, et j'allais poursuivre mon chemin lorsque le jeune homme me dit vivement :

— Encore un mot, je vous prie, madame !

Puis, comme prenant une résolution subite, il ajouta :

— Madame ou mademoiselle, j'ai une grâce toute particulière à vous demander. Vous pouvez me rendre le plus heureux des hommes.

Pour le coup, je restai si stupéfaite, que je ne trouvais pas un mot à répondre.

— Vous devez être aussi bonne que vous êtes belle et charmante, continua-t-il sans paraître remarquer mon trouble, et ce jour doit être pour moi un jour de bonheur, puisque c'est aujourd'hui que le printemps vous a mise sur mon chemin. Je ne sais pas qui vous êtes, je ne vous reverrai peut-être plus ; il faut donc que vous consentiez à m'accorder la faveur que j'espère de vous.

— Vraiment, monsieur, lui dis-je en reprenant mon sang-froid, je ne devrais pas vous écouter ; mais je suis, malgré moi, curieuse de savoir jusqu'où peut aller l'originalité d'un homme qui, me voyant pour la première fois, et sans m'être présenté, me parle comme vous venez de le faire.

— Eh bien, madame, dit-il un peu embarrassé par le ton hautain que j'avais pris, voilà le fait ; je laisse votre justice et votre cœur juge de ce qu'il faut faire pour moi. De braves gens du pays qui m'ont quelques obligations et qui, à cause de cela même, se croient le droit de me poursuivre de leur reconnaissance, veulent absolument que je sois parrain de leur dernier né, un gros garçon blanc et rose. J'ai horreur de ces sortes de cérémonie ; mais, touché par les prières, par les larmes même du fermier et de sa femme, j'ai consenti, comme Georges Brown dans la *Dame Blanche*, à devenir le parrain de l'enfant.

— Mais, monsieur, interrompis-je avec humeur je ne vois pas en quoi...

— Un peu de patience, madame, continua le jeune homme ; permettez-moi d'achever de vous instruire sur ce qui me concerne, afin que vous compreniez mieux la faveur que j'ose réclamer de vous.

« J'ai donc consenti à être le parrain de l'enfant, à la condition toutefois qu'on lui trouverait une marraine de mon goût, une marraine parée, comme dans les contes de fées, de toutes les grâces, de tous les dons ; une marraine introuvable enfin !

« On m'a présenté toutes les jeunes filles du pays ; au grand désespoir de mes braves fermiers, je les ai toutes refusées. Quelque chose que je ne puis définir, un pressentiment que je ne m'expliquais pas me disait d'attendre encore... Tout à l'heure, lorsque je vous ai aperçue agenouillée devant vos chèvres, paraissant m'écouter, m'écoutant peut-être, vous m'apparûtes charmante, fraîche comme cette belle matinée de printemps, poétique autant que la nature qui vous entoure ; à l'instant même, quelque chose me dit de m'adresser à vous. Je vous en prie, madame, ne me refusez pas ! achevez mon conte de fées ; venez doter mon pauvre petit protégé de toutes vos vertus et de toutes vos grâces ; ne vous envollez pas encore dans votre char de feu, et, après m'avoir permis d'entrevoir l'idéal que je cherchais, ne le faites pas pour jamais disparaître à mes yeux.

— Mais, monsieur, lui dis-je sans pouvoir m’empêcher de sourire de sa singulière proposition, tout ceci n’a pas le sens commun ! Je ne sais qui vous êtes ; d’ailleurs, vous le dirai-je, je n’ai pas plus l’envie d’être marraine que vous n’avez le désir d’être parrain.

— Ainsi, madame, vous auriez la cruauté de me refuser ?

— Oui, monsieur, lui répondis-je sans sourire cette fois, je refuse ; et je ne vous pardonne même la singularité de votre proposition qu’à la condition que vous m’expliquerez comment je vous trouve dans mon parc à cette heure...

— Quoi, madame, dit l’inconnu avec étonnement, vous seriez madame la comtesse de Sohant ?

— Oui, monsieur... Et pourrais-je, à mon tour, savoir à qui j’ai l’honneur de parler depuis un quart d’heure ?

L’inconnu parut hésiter, puis me dit avec embarras :

— Mon Dieu, madame, permettez-moi de ne pas me nommer encore et de ne pas vous expliquer en ce moment comment et pourquoi je me trouve chez vous ; y consentez-vous ?

— À votre aise, monsieur, lui dis-je froidement.

Et, lui faisant une légère inclination de tête, je m’éloignai sans plus le regarder.

Ici, je m’arrête cher oncle, j’espère que j’ai bien amené mon commencement de roman et que vous voilà intéressé au plus haut degré. Je vous vois d’ici vous écrier : « Un jeune homme qui chante et parle conte de fée en pleine campagne, dans un pays perdu, et ma nièce que j’ai laissée partir seule ! »

Hélas ! mon cher oncle, ne froncez pas les sourcils et ne vous donnez pas une nouvelle attaque de goutte à mon sujet ; rassurez-vous : mon pauvre roman a fini aussi vite qu’il avait commencé ; j’ai eu à peine le temps de le bâtir. Mon inconnu est tout bonnement M. Lucien Pichel, le neveu de vos régisseurs, une espèce de fou et d’original, à ce que dit son oncle.

Je n’ai plus revu ce jeune homme depuis notre rencontre ; mais je vous avoue, cher oncle, que je suis fort humiliée d’avoir écouté pendant si longtemps les discours impertinents de ce Monsieur. Je comprends

maintenant l'incognito qu'il désirait garder vis-à-vis de moi ; lorsqu'il a su mon nom, il a été effrayé de son audace.

Cela m'apprendra à causer avec le premier venu parce qu'il chante du Mozart !

Maintenant, cher oncle, quand donc viendrez-vous me rejoindre ? Vous savez que je ne puis pas vivre heureuse sans vous faire enrager et sans vous entendre me donner au diable cent fois par jour. Ô bon et cher oncle, qui me tenez lieu de tout ! Je m'ennuie déjà bien fort de ne pas vous avoir embrassé depuis trois jours. Comment donc faites-vous pour avoir le courage de vous passer de votre Caroline ? Qui donc vous soigne, bon Dieu ! et qui donc vous aime quand je ne suis pas là ?

CAROLINE DE SOHANT

.

II

La comtesse Caroline avait reçu de Dieu une nature élevée, simple et généreuse ; mais le monde et les romans avaient presque entièrement détruit l'œuvre du Créateur.

La campagne, qui aurait dû reposer son âme devenue inquiète, rasséréner son esprit battu par les vents de la vie mondaine, la campagne l'ennuyait. Il lui fallait les bruyants plaisirs de Paris, la cour nombreuse dont elle riait, mais qu'elle aimait à voir à ses pieds.

En partant pour Mareuil, elle s'était bien promis de s'enivrer de poésie champêtre ; aussitôt arrivée, elle voulut suivre son programme à la lettre ; elle s'habilla comme la pauvre duchesse de Lamballe devait être à Trianon, lorsqu'elle allait traire les vaches de la bergerie, et, pareille à une héroïne de M. Rousseau, elle partit lestement et presque heureuse pour admirer les frais lilas. Malheureusement, les fleurs ne sont pas aux caprices des femmes, à quoi cela leur servirait-il d'être fleurs ? Les lilas étaient fanés ; à peine quelques grappes isolées, rougissant de leur vieillesse, vinrent-elles frapper les yeux de la jolie ennuyée.

Cette première disgrâce choqua la belle Parisienne, mais sans la fâcher.

— Il n'y a plus de lilas, pensa-t-elle, tant pis, j'en ferai venir de Paris ; d'ailleurs, n'ai-je pas d'autres fleurs, le chant des oiseaux, l'ombre des arbres verts, le murmure des frais ruisseaux et les splendides couchers de soleil où le ciel déroulant son manteau de pourpre et d'or semble vouloir envelopper comme une reine la nature prête à s'endormir.

Hélas ! il arriva que les autres fleurs n'étaient que d'affreuses pivoines rouges, ou des dahlias que la civilisation n'avait pas veloutés, ou encore des roses trop doubles dont le violent parfum indisposait la belle patricienne. Les oiseaux fuyaient à son approche ; les ruisseaux étaient bordés de ronces et de branches ennemies des étoffes légères ; leurs bords escarpés étaient

émaillés de cailloux qui eussent sans pitié déchiré les plus jolis pieds du monde.

Le soleil seul ne fut pas ingrat ; il tint tout ce qu'on avait espéré de lui : comme s'il se fût trouvé heureux de voir cette belle jeune femme l'admirer, il sortit ses plus beaux rayons et inonda l'espace d'un torrent de feu.

— Que c'est donc beau, que c'est donc grand ! s'écria la comtesse Caroline enthousiasmée.

Et elle resta silencieuse, accoudée sur la fenêtre de son salon, en pensant qu'à deux on admirerait bien mieux encore les œuvres de Dieu.

Le souvenir de Lucien Pichel traversa son esprit ; la grande dame rougit, et, pour chasser l'image importune, elle se mit à songer à sa vie passée, à sa mère qui ne l'aimait pas, à sa jeunesse isolée ; puis elle se vit comme dans un nuage, donnant la main au comte de Sohant, marcher à l'autel avec ses petits souliers de satin et sa couronne blanche ; elle se rappela sa douleur à la mort de cet ami regretté, dont elle n'avait jamais eu à se plaindre. Par une transition naturelle, tant elle est dans la nature de la femme, elle sourit au souvenir de son indulgent et bon oncle, qui la voulait heureuse et qui avait juré, sans trop savoir pourquoi, de lui trouver un mari digne d'elle ; ce qui ne manquerait pas de faire un détestable petit ménage.

Le souvenir de Lucien revenait encore.

La comtesse Caroline fut sur le point de commander ses chevaux ; mais une mauvaise honte la retenait à Mareuil.

On s'était tant moqué d'elle, on lui avait tant répété que ses aspirations champêtres ne dureraient pas plus longtemps que son amour pour la solitude qui n'était qu'un caprice, qu'elle n'osait dire à ceux qui l'aimaient :

— Vous aviez raison. Le pays d'où je viens est cependant bien beau ! L'été venait, chaque matin, sourire sous mes persiennes ; mon village de Mareuil, enfoui dans une riante vallée, ressemble à un bouquet de marguerites dans les champs, tant ses maisonnettes sont blanches et fraîches ; les prairies qui l'entourent lui font comme une ceinture verte dont les bouts sont reliés par une vieille église gothique aux pierres ciselées à jour et laissant voir les vitraux multicolores, splendide agrafe russe qui se découpe dans l'azur foncé du ciel. Tout cela ravit l'âme et la pensée ; mais... mais j'aime mieux Paris, Paris avec vous, Paris avec son bruit

intelligent, Paris avec ses troubles profonds qui font tressaillir et vivre, Paris qui est ma patrie parce que je suis jeune, active, intelligente et que je veux être aimée !

Le souvenir de Lucien revenait toujours.

Un bruit léger fit frissonner la comtesse.

— Est-ce vous, ma bonne Jeanne ? demanda-t-elle avec douceur.

Elle se prenait à être bienveillante pour madame Pichel, la tante de Lucien.

Personne ne répondit.

— Qui est là ? fit la jeune femme d'une voix tremblante.

Ne recevant pas de réponse, elle pensa qu'elle s'était trompée, que le vent avait agité la porte ; cependant son cœur battait avec force et elle n'osait faire un mouvement.

Riant de sa terreur, elle allait quitter la fenêtre pour tirer le cordon de la sonnette lorsque tout à coup elle sentit passer sur ses épaules le souffle d'une haleine brûlante et elle frissonna des pieds à la tête au contact de deux lèvres ardentes qui se posaient sur son cou.

Elle ne poussa pas un cri, ne s'évanouit pas, et, chose étrange, elle n'eut plus peur.

Elle crut deviner qui était près d'elle et ne se retourna pas.

Elle sentit sa volonté dominée par une volonté plus forte que la sienne, et contre laquelle luttèrent en vain les sentiments de colère qui grondaient dans son âme ; elle éprouva un âcre plaisir, une jouissance infinie, son sang reflua vers son cœur, elle ferma les yeux et se cramponna à la croisée pour résister à une force invincible qui l'attirait en arrière.

Après quelques secondes de cette étrange et bizarre situation, Caroline revint à elle et comprit la faute irréparable qu'elle venait de commettre ; pâle de colère et de honte, elle tira violemment le cordon de la sonnette. Madame Pichel parut une lampe à la main.

— Madame la comtesse sonne ? demanda la femme du régisseur...

— Non... Si !... fit Caroline en essayant de sourire ; j'ai eu peur... Je ne sais... il m'avait semblé entendre marcher.

— Oh ! dit Jeanne, madame peut se rassurer, le château est sûr, nos hommes font bonne garde ; aussi jamais on n'a vu de malfaiteurs aux alentours... c'est-à-dire si ; c'était il y a quinze ans, peut-être bien seize...

Madame Pichel raconta tout au long une histoire de voleurs ; mais la comtesse ne l'écoutait pas : mille pensées traversaient son esprit.

Un homme l'avait insultée, elle n'avait pas fait un geste, pas dit un mot de colère ou de mépris !

L'audacieux ne prendrait-il pas ce silence pour un pardon ? Un instant, elle fut sur le point de signifier à madame Pichel qu'elle voulait que son neveu quittât Mareuil sur-le-champ ; sa dignité se refusa à employer un semblable châtiment. Inquiète, pleine de trouble et de honte, elle se sentait ridicule et se demandait avec effroi, où s'arrêterait tant d'audace et de présomption.

III

— Alors, dit la mère Pichel, qui avait persévéré dans son histoire de voleurs, le brigand fut condamné aux galères à perpétuité pour dix ans, et ce fut bien fait. Madame la comtesse n'a plus besoin de moi ?

— Si, ma bonne Jeanne, restez.

— C'est que, fit la femme du régisseur avec embarras, si madame le permettait, je ferais monter la femme de chambre ; madame m'a permis d'aller au salut, et si ça ne contrariait pas madame...

— Au salut ? à l'église ? demanda la comtesse.

— Dame, oui, répondit la vieille Jeanne ; moitié par habitude, moitié par dévotion, j'y vais chaque soir ; ça fait plaisir à notre curé, le cher homme, et ça ne fait de mal à personne.

— Attendez, s'écria Caroline en couvrant sa tête d'une capeline de soie, attendez, je vais avec vous.

La comtesse Caroline avait ses heures de croyance.

Toute femme qui va aimer croit en Dieu.

La femme qui aime le bénit.

La femme oubliée le prie.

La femme trompée l'insulte.

La femme qui n'aime plus l'oublie.

Donc, la comtesse était dans une de ses heures de ferveur ; mais, si elle avait eu une amie, elle n'eût pas été à l'église.

Suivie de la vieille Jeanne, elle alla s'agenouiller près des femmes du village. Comme elles, sur le pavé, l'égalité devant le chagrin, elle pria avec âpreté.

Lorsqu'elle releva la tête, l'église était presque vide, elle jeta autour d'elle un regard empreint de quiétude ; mais elle tressaillit soudain : à la

lueur d'une lampe, elle venait d'apercevoir la tête expressive de Lucien.

Le jeune homme, pareil à une statue, était immobile, abîmé dans un recueillement étrange ; ses yeux, pleins de larmes, semblaient regarder sans voir une image de sainte Cécile, la patronne du pays.

— Partons ! dit brusquement la comtesse.

En revenant au château, elle interrogea la mère Pichel.

— Que faisait votre neveu à l'église ?

— Seigneur mon Dieu, y était-il, madame la comtesse ?

— Derrière le pilier.

— Seigneur mon Dieu !

— Pourquoi ces cris, bonne Jeanne ?

— Hélas ! madame, c'est que le pauvre garçon ne va guère à l'église que lorsqu'il est triste.

— C'est beaucoup d'honneur pour le bon Dieu.

— Ah ! madame, ne riez pas de lui : il est bien malheureux !

— Pourquoi ?

— Qui pourrait le savoir ? Il ne le sait pas lui-même. Quand il est arrivé, il était triste comme un bonnet de nuit. Bon ! quelques jours après, il était gai comme un bouvreuil. Bien ! maintenant, le voilà redevenu sombre comme un jour de pluie.

La femme de chambre attendait sa maîtresse ; force fut à Caroline de cesser l'entretien. Elle rêva un peu et se coucha, en recommandant de bien fermer les portes. Toutes les heures de la nuit sonnèrent lentement ; les rideaux de mousseline du lit de la comtesse s'agitaient par intervalles inégaux. Madame de Sohant ne dormait pas. Lorsque quatre heures sonnèrent, elle poussa un cri amer qui avait la prétention d'être un franc éclat de rire, et murmura d'une voix sourde :

— Par exemple, voilà qui est trop fort ! serais-je jalouse de sainte Cécile ? Il ne me manquerait plus que cela.

IV

LUCIEN DE MAREUIL À MARTHE DES RIEUX

Me voici encore lancé sur les grands chemins. Je ne puis me fixer nulle part ni me reposer deux nuits de suite au même foyer ! Les arbres sont verts, l'aubépine fleurit ; adieu ! je ne dois plus vous revoir. Peut-être la fatigue, la variété, la succession des contrées, des œuvres humaines, peut-être le salut des passants à des hôtes toujours nouveaux, à des soleils toujours changeants, finiront-ils par me vieillir, par me ramener sage et courbé comme un vieux pèlerin ?

Pourquoi m'avez-vous exilé ? Quand me rendrez-vous nos longues soirées, nos longues promenades à travers les ajoncs et les bouleaux de Viéville ? Que craignez-vous encore ? Vous regardez fuir vos belles années sans les regretter. Le rêve de la vie est fini pour vous ; vos enfants sont morts, et le vent balance au pied de la dune l'ombre des pins sur le corps de ceux que vous avez aimés. Vous vivez calme sans être consolée. Il vous reste encore une illusion : votre cellule au bas de la falaise, votre allée de tamarins, et, pour bercer votre sommeil, les lamentations des lames sur le sable de votre cimetière.

Que vous faut-il de plus, âme de poète ? Pourquoi demander encore au monde le secret de ses idées, les tendances de son activité ? Pourquoi détourner vos beaux yeux de l'azur du ciel, et chercher ce qui s'agite au fond de notre vallée ? Regrettez-vous la vie extérieure, pour que le souvenir de l'humanité et le bruit de ses travaux dans les ténèbres trouble votre solitude, votre lente et sérieuse initiation à la destinée inconnue ?

En me demandant de vous transmettre, chemin faisant, le récit de mes voyages, de mes luttes, vous m'avez trop demandé. Je ne suis qu'un enfant,

qu'un soldat lettré ; je sais donner au besoin un vigoureux coup de sabre, et mener vaillamment mes hommes à l'ennemi ; mais j'ai peu vu, peu vécu ; je laisse parler mes voisins. Pour m'attirer votre confiance, ce n'était pas assez de quelques chansons, de quelques pâles intuitions de poésie à travers les brumes de l'Océan. Néanmoins, je remplirai la tâche que vous m'avez imposée ; mais, du moment que je vous ennuierai, rendez-moi ma parole et laissez-moi continuer ma route sans être obligé de tout examiner, de tout retenir. Un piéton comme moi ne doit laisser derrière lui que l'empreinte de son pas sur la poussière.

Avant de partir pour l'Italie, j'ai voulu revoir le château de Mareuil, où s'est écoulée mon heureuse enfance ; j'ai voulu parcourir encore les allées où je fis mes premiers pas sous l'œil de ma mère. Pauvre Mareuil ! quel désespoir pour moi lorsqu'il fallut que mon père le vendît pour payer ses créanciers. La bande noire l'avait acheté d'abord, afin de le démolir et de revendre le terrain en détail ; mais les paysans du pays sont pauvres ; Mareuil est resté longtemps en vente sans trouver d'acquéreur, et enfin, c'est un homme très-riche, le baron de Lannay, qui l'a acheté en entier l'hiver dernier.

Le baron de Lannay est encore à Paris ; je savais qu'il ne devait arriver à Mareuil que dans un mois, j'avais donc le temps d'aller revoir la chère maison où j'étais né, et où ma mère était morte.

— Le vieux Pichel, qui m'aimait tant, me permettra bien, me disais-je, de passer quelques jours dans ce beau domaine, lequel ne m'apparaissait dans mes rêves qu'entouré d'une auréole.

J'ai quitté la ville à pied ; j'ai traversé la montagne ; je me suis encore assis au sommet de Sainte-Odille, sous les arceaux romans du cloître en ruine. J'ai contemplé cette plaine immense et les vagues agitées des sapins. Le ciel était pesant ; le vent promenait de lourdes nuées à travers les franges funèbres des mélèzes... Hélas ! était-ce ainsi que je devais revenir ! Et vous, Marthe, pourquoi m'avez-vous éloigné ?... Le jour baissait ; les bergers ramenaient leurs troupeaux ; le soleil se couchait dans les hautes bruyères ; la soirée était chaude comme si l'été fût déjà arrivé. Je cherchais, en marchant, l'ombre des buissons. Un mendiant m'aborda ; les piétons sont frères sur les chemins ; nous continuâmes notre route côte à côte, moi rêvant, lui achevant ses oraisons.

Arrivés au bord de la petite rivière de Lemblève, nous nous assîmes sur l'herbe ; je fis deux parts de mon pain, et je lui passai ma gourde ; puis mon rêve me reprit.

Bientôt le premier tintement de l'*Angelus* nous arriva par-dessus la colline ; le mendiant fit sa prière ; puis, après m'avoir recommandé à Dieu, il disparut derrière les treilles de la rive.

Un batelier m'avait déposé sur l'autre bord. Des barques blanches passaient sur la surface sombre de la rivière. Pensiez-vous à moi, sévère amie, à cette heure où le croissant épanchait, à travers le crépuscule, ses pâles mélancolies ? L'âme, d'elle-même, comme l'oiseau des blés, se levait en chantant, et montait à Dieu sur les parfums de la vallée ; la brise apportait du rivage l'arome de la lavande en fleur, et venait, avec la rosée, répandre sur la terre de tièdes voluptés. Les projets des hommes flottent au vent comme les grappes d'or du cytise au pied des terrasses. Je sentis alors mon vieil amour me remonter au cœur et m'envahir tout entier. Le tentateur nous précède et nous amène au murmure des eaux devant les splendeurs de l'espace pour assouvir notre volonté. D'où vient cette voix lointaine qui nous convie à des joies infinies ? Le monde est complice, et, avec l'âpre senteur des fleurs sauvages, il nous verse un vin brûlant dans sa coupe enchantée.

En ce moment la chanson des bergères s'enfonce dans les ténèbres avec le bruit des avirons. Le calme est profond ; parfois s'échappent des touffes des saules quelques soupirs, quelques fils de fumée ; alors j'aperçois dans la vapeur du soir le pâle château de Mareuil, prolongeant sur les eaux de l'étang ses balustrades silencieuses... Marthe, pardonnez-moi ! Ce bruissement intérieur de mon âme au milieu de ces muettes solennités, cette ascension de ma pensée vers l'inconnu, je le crains bien, c'est encore de l'amour, c'est encore votre souvenir qui m'a suivi dans cette solitude. En revoyant Mareuil, c'est vous que je revois, vous qui n'y êtes jamais venue. Ici, comme à travers les ajoncs et sur les grèves, je traîne ma blessure, tandis que vous, après avoir chassé le mauvais serviteur, vous avez lavé votre maison et vous l'avez parfumée.

Le lendemain matin, je franchissais les murs du parc à un endroit que je connaissais bien, et me voilà dans mes chères allées ! j'avançais en chantant cette romance de Mozart que vous aimez tant ; au moment où j'arrivais sur

la pelouse, j'aperçois une jeune femme jouant avec des chèvres. Quelle charmante apparition ! On eût dit la jeune fille la plus naïve du monde. Je m'approche ; un idée folle me traverse l'esprit, et je lui demande de vouloir bien être la marraine d'un enfant de paysan que j'avais promis de tenir sur les fonts baptismaux.

Ah ! vraiment, elle a bien accueilli ma demande, la belle enfant, qui n'est autre que la châtelaine de mon cher Mareuil ! C'est une veuve de vingt-cinq ans, une femme à la mode, sans doute une de ces coquettes sans cœur qui, après avoir joué à l'élégance et à la vertu, vient jouer à l'idylle, pour donner une distraction à son esprit blasé, et tout cela avec des prétentions à la poésie. La poésie !...

Elle m'a répondu sèchement, et sans grâce ; elle m'a quitté sottement avec une hauteur insolente et superbe. Dès qu'elle s'est éloignée, l'illusion est revenue. Elle est charmante, cette vilaine femme. Elle disparut derrière une charmille ; mais le froufrou de sa robe m'arrivait encore à travers le feuillage ; puis je ne vis plus rien et je me trouvai seul, songeant à vous.

Je resterai huit jours ici. Les Pichel, heureux de me revoir, m'ont donné une chambre dans leur maisonnette ; ils m'ont fait passer pour leur neveu, afin de m'épargner les questions des indiscrets. En apprenant que j'étais le neveu des Pichel, la hautaine comtesse a fait une moue des plus comiques ; elle avait probablement espéré une rencontre, un chevalier errant, un duel de coquetterie, de quoi tromper pendant quelques jours les ennuis de la campagne, de la solitude, de la fausse poésie et du vide de son cœur. Quel mécompte ! le neveu des Pichel, fût-il l'homme le plus distingué de la terre, n'est pour cette femme futile qu'un domestique.

Quant à moi, son erreur sert à merveille mes projets et mes désirs. Je pourrai vivre huit jours seul, tout entier à ma douleur et à mes souvenirs ; après ces jours de pieuse retraite, je partirai pour aller, au pays du soleil, voir des villes de marbre assises à l'ombre des orangers.

Adieu, Marthe !

LUCIEN.

V

Quelquefois, le matin, Lucien et Caroline se rencontraient dans le parc ; Lucien saluait respectueusement la comtesse, sans jamais essayer de lui parler ; celle-ci rougissait, inclinait à peine la tête, et passait, lançant au jeune homme des regards courroucés au fond desquels il croyait démêler une certaine bienveillance. Ce qui était certain, c'est que la fière châtelaine n'avait plus pour lui l'altier dédain qu'elle avait montré d'abord au neveu des Pichel. Lucien s'en étonnait sans en être charmé ; il savait la comtesse capricieuse et ennuyée, et n'eût pas été trop surpris qu'elle daignât causer avec lui quelques instants, alors que le hasard les mettait en présence. Un jour qu'ils venaient de se trouver face à face au détour d'une allée, Lucien remarqua que Caroline rougissait plus que de coutume et qu'elle avait fait un pas vers lui, comme si elle se décidait à l'aborder. Il s'était arrêté indécis ; mais, après quelques secondes d'hésitation, la jeune femme s'éloigna rapidement en balbutiant quelques phrases inintelligibles.

Lucien, surpris, suivit longtemps des yeux cette robe blanche qui traînait dans le chemin et ces boucles de cheveux blonds que le vent agitant doucement.

— Elle est belle, dit-il, et pourtant elle ne mérite point d'être aimée ; elle a en elle quelque chose d'attractif et de repoussant qui fait que je redoute sa vue.

Puis il songea à Marthe, si triste et si austère.

— Celle-là seule a la beauté céleste, le cœur pur, l'esprit calme.

Il en était au plus profond de ses souvenirs, lorsqu'au détour de l'allée il aperçut un grand jeune homme blond, mis avec élégance et recherche, et dont la charmante figure un peu juvénile portait les marques de la plus grande gaieté.

Il riait tout seul d'un rire franc et sonore, en regardant à travers les arbres madame de Sohant qui rentrait au château toute rêveuse. À la vue de Lucien, il redevint sérieux ; puis tout aussitôt, le regardant avec surprise, il poussa une joyeuse exclamation :

— Lucien de Mareuil !

— Gaston de Charly !

Les deux amis se prirent la main avec effusion.

— Toi ici, dit Gaston, chez la comtesse de Sohant ! tu la connaissais donc ?

— Moi, cher ami ? pas le moins du monde. Mais toi-même ?...

— Oh ! moi, je suis chez le général de Blaisard, mon oncle, dont la propriété touche à celle de la comtesse. Je suis un des amis de madame de Sohant ; seulement j'ignorais tout à fait son arrivée à Mareuil, où elle n'est sans doute que depuis quelques jours...

Et il se mit à rire de nouveau.

— Écoute-moi, dit-il en riant toujours, je vais te dire le motif de ma gaieté, qui doit te paraître au moins fort étrange. Il y a quelques jours, on m'apprit dans le pays que Mareuil était habité par une jeune et jolie femme dont on ne put me dire le nom. Voulant m'assurer par moi-même si ma nouvelle voisine valait la peine que je lui fisse la cour, je me glissai dans le château à la tombée de la nuit, et, grâce à l'obscurité, j'arrivai au perron qui conduit au rez-de-chaussée. À la clarté douteuse de la lune j'aperçus alors la charmante comtesse mélancoliquement accoudée à la fenêtre, parlant probablement aux étoiles et aux nuages, et les suppliant de lui amener l'idéal amant dont elle doit caresser l'image dans son cœur. Ma foi, tu sais ma théorie sur les femmes il ne faut qu'un moment de hardiesse et de surprise pour que la plus vertueuse s'abandonne tout entière ; puis la comtesse était belle à miracle, avec ses mains jointes et ses yeux bleus qui brillaient dans la nuit. Je perdis la tête, et, franchissant le perron, ouvrant résolûment la porte du salon, je m'élançai vers elle, et, la prenant dans mes bras, je l'embrassai avec toute l'ardeur d'un écolier à sa première aventure.

— Comment ! tu as osé ?... s'écria Lucien avec un mouvement violent aussitôt réprimé.

— Et je crois qu'on me pardonnerait, dit Gaston en frisant sa moustache ; elle n'a point crié trop vite, la belle châtelaine, et m'a laissé parfaitement le temps de m'en retourner comme j'étais venu.

Lucien pâlit légèrement.

— Elle est donc bien coquette et bien méprisable, cette madame de Sohant ? dit-il avec un rire amer.

— Mon Dieu, non ! elle est simplement femme, voilà tout.

— Tu blasphèmes, Gaston ! il en est de saintes et d'adorables devant lesquelles nous sommes forcés de plier les genoux.

— Celles-là sont laides et vieilles ; je te les abandonne. Oh ! ajouta-t-il, à un mouvement de dégoût échappé à Lucien, je sais que nous ne nous entendons pas sur ce chapitre-là ! Moi, je suis un positif, un brutal ; toi, tu es un rêveur, un sentimental, un poète enfin ; pour toi, chaque femme est une idylle, une sylphide, une dame blanche que ton souffle va faire évanouir. Tu n'entends rien aux femmes, mon cher ; avec tes respects et tes adorations d'Amadis, tu seras toujours éconduit comme un sot.

— Tu parles d'or, Gaston, dit Lucien, riant malgré lui de l'indignation sérieuse de son ami ; aussi, tu le vois, je suis venu m'ensevelir à Mareuil, fuyant le monde et surtout les femmes.

— C'est donc pour cela que je te retrouve près de la plus charmante et de la plus adorable de toutes !

— Oh ! je suis bien peu de chose à ses yeux ; elle me croit le neveu de ses régisseurs ; et même je te demanderai, à ce sujet, de ne pas trahir mon incognito.

— Tu as donc des raisons graves ?

— Très-graves, dit Lucien en souriant. Ainsi, c'est convenu, tu ne m'as jamais vu, jamais parlé.

— Je t'en donne ma parole.

— C'est bien. Où te reverrai-je ?

— Aujourd'hui même j'irai chez la comtesse. J'en suis amoureux fou, et je veux commencer ma cour tout de suite.

Lucien fit un mouvement dont, cette fois, Gaston s'aperçut.

— Tiens, tiens ! serions-nous rivaux ? demanda-t-il en riant.

— Rivaux ? fit vivement Lucien en rougissant. Le neveu de Pichel n'est pas reçu chez madame de Sohant, et, le fût-il, il méprise trop une femme dont tu veux faire ta maîtresse pour jamais lui parler d'amour.

En disant ces mots il s'éloigna rapidement et comme hors de lui, il n'entendit pas la voix de Gaston qui le rappelait.

— Allons, bon ! fit celui-ci quand il eut perdu de vue Lucien, il l'aime déjà ! Eh bien, tant mieux ! un rival, cela m'amusera ; l'aventure sera plus piquante, et la petite comtesse se défendra plus longtemps.

VI

Lucien s'éloignait bouleversé ; une étrange colère bouillonnait dans son âme ; il sentait une souffrance aiguë lui déchirer le cœur ; pourquoi ? il ne savait. Venait-il d'apprendre qu'il l'aimait, cette femme qu'il connaissait à peine, qu'il n'estimait pas, et dont il avait presque horreur quelques instants auparavant ? Non, c'était impossible, il ne pouvait l'aimer ; la fatuité et l'impertinence de Gaston étaient les seules causes de son indignation et de son trouble ; et pourtant une jalousie effroyable le faisait haleter et souffrir, et pourtant il jurait de ne la revoir jamais, cette méprisable coquette à laquelle, la veille encore, il ne songeait qu'en souriant.

Il courut longtemps éperdu et hors d'haleine ; il avait quitté le parc et fuyait dans la campagne... Enfin, las et brisé, il se laissa tomber au pied d'un arbre et fondit en larmes.

Oui, il l'aimait, le pauvre enfant, cette femme coquette et frivole ! il l'aimait parce qu'elle était belle, parce qu'elle parlait à son imagination de poète, parce qu'elle avait surpris son cœur et ses sens ! il l'aimait, et il comprenait enfin que l'homme ne peut pas tuer en lui le sentiment, croiser les bras sur son cœur et mépriser la beauté céleste que Dieu a répandue, comme une promesse et une tentation, sur la nature extérieure !

L'amour n'est pas qu'une déperdition d'énergie morale, inerte rêverie ou impulsion insensée vers tous les maux, vers tous les leurre de l'existence ; l'homme est jeté sur la terre avec une destination. Seul au milieu des esprits extérieurs, il avance, il cherche... Autour de lui se meuvent d'autres mondes portant comme lui le sceau de beauté et de sagesse éternelle. Ils rêvent, ils meurent, ils sollicitent l'homme, en passant, à une régénération incessante. Cet attrait du mortel pour les formes mortelles est le désir. Il les appelle, il les aime en elles-mêmes. Il veut vivre et se perpétuer ; mais est-

ce bien la nature, ce voile splendide jeté sur la pensée éternelle, qui le captive ? Est-ce bien la joie de la sensation, le frémissement de la minute qu'il demande à la beauté apparente, ou bien son âme impérissable veut-elle pénétrer, au fond de l'atome, ce qui est impérissable, l'idée divine, l'idée du beau, l'espoir de vivre en lui et d'y déposer par la génération son germe et sa puissance d'immortalité ? Qui a semé les mondes comme des grains de blé à travers les espaces, qui rappelle les soleils errants autour des étoiles immobiles, qui a plongé le rayon de vie sous la froide couche de l'Océan, qui berce les longues fougères sur les amours des insectes et laisse grimper le lierre au faîte des ruines, si ce n'est la vie active qui proteste partout contre la destruction et meut à son gré ses univers ? Partout la vie finie se mêle et s'absorbe avec la mort. Les races viennent s'épouser et verser la libation des noces sur la tombe des races ensevelies. Tout s'écroule, tout s'épuise, et cependant le monde persiste. Il consomme le temps et garde la jeunesse. Ce qui ne meurt pas, c'est l'idéal ; ce qui meurt, c'est le plaisir de l'homme, c'est le monde réel sur lequel il marche et respire.

Aimer, c'est donc pouvoir s'élever à la compréhension de la beauté infinie, s'y incarner et laisser au fond d'une œuvre matérielle, comme au fond d'une urne d'or, une portion de la vie qui nous a été abandonnée.

L'amour dans sa plus large formule, c'est la science et l'art, c'est l'arbre mystérieux où s'accomplit le premier mythe de l'humanité ; par là l'homme comprend, engendre et dure. Il revit dans ses œuvres ou dans ses enfants. La femme elle-même participe à cette loi commune ; pour elle, aimer, c'est concevoir ; de là deux amours tous les deux saints : l'un qui perpétue l'humanité extérieure et renouvelle les générations ; l'autre qui perpétue l'humanité intellectuelle et s'élève à la notion du beau, le fixant par une création particulière dans la mémoire des nations.

C'est ce sentiment vague comme l'infini auquel on voudrait assigner des limites ; on le confond avec la volupté.

Faut-il donc revenir à l'orgie antique après la sombre expiation du moyen âge ? La jeunesse de nos jours va-t-elle pencher son front couvert de lierre et de violettes sur le sein des joueuses de flûte et passer de droite à gauche la coupe des nuits jusqu'à ce que le coq ait chanté et que l'eau de la clepsydre soit écoulée ? Vous pouvez éteindre et rallumer vos amours aussi souvent que les candélabres de vos festins ; vous pouvez essayer toutes les

joies, tenter tous les délires ; vous n'aurez possédé qu'un cadavre sur un sépulcre. Emportez ces pâles amants des femmes ; ils se sont trompés : la volupté appelle la mort et l'âme est vengée. Le vent roulera un jour votre idéal passager avec la poussière de vos corps ! Ce qui est horrible, c'est qu'au milieu de ses insomnies la matière se sent mourir ; elle s'épuise dans son propre désir, elle s'assied sous le feuillage vert, elle tend les bras à l'impossible, et le temps l'emporte. Toujours au fond des époques de débauche se cache une morne tristesse.

Eh bien, oui, Lucien avait deux amours dans le cœur ; il avait pour Marthe l'amour infini, idéal, saint, qui perpétue les mondes et l'humanité, et, pour Caroline, il avait l'autre amour, celui qu'il blâmait, et qui se vengeait de ses mépris. Il se disait qu'il ne l'aimait pas, qu'il ne pouvait l'aimer ; mais la passion frappait implacable à la porte de ce cœur troublé. Il se demandait, épouvanté, si c'était pour avoir perdu le sentiment de l'éternel qu'il était amoureux d'une femme qui lui déplaisait, amoureux d'elle seulement parce qu'elle était belle et qu'il voulait chercher dans ses bras les amours d'une journée, pour échanger ses désirs contre de vaines réalités jamais satisfaites.

— Non, ce n'est point là l'ivresse que j'ai rêvée à mes belles heures, disait-il ; j'ai toujours laissé aux intelligences vulgaires cette triste galanterie qu'on nomme une intrigue. Une intrigue avec cette coquette ? Ah ! ciel ! Il me faudrait donc partager ma passion avec un épagneul ou un fat.

Hélas ! il sentait qu'il fallait frapper plus haut s'il ne voulait être abusé !

VII

CAROLINE À LUCIEN

Ce matin, monsieur, je suis entrée dans la ferme de Thomas Moulon. Ce brave paysan s'est hâté de m'apporter un gros marmot frais et rose qui m'a souri gentiment, comme pour me prier, lui aussi, de ne pas le laisser entrer dans la vie sans appui et sans protection. C'était votre futur filleul, qui a si bien plaidé sa cause, qu'il est aussi devenu le mien. Lors de notre première rencontre, vous m'avez fait à brûle-pourpoint, et sans que je susse à qui je parlais, une proposition bien étrange ; j'étais presque forcée de vous refuser, avouez-le, monsieur. Aujourd'hui que je sais que vous êtes le neveu de ma bonne madame Pichel ; que je sais aussi que vous êtes le chevalier et le benjamin de Marguerite, la vieille aveugle de la maisonnette blanche ; aujourd'hui donc, je viens vous dire que la comtesse de Sohant demande à M. Lucien Pichel de vouloir bien la prendre pour commère.

Je ne suis pas, comme vous me le disiez si gracieusement, une marraine de conte de fées ; je ne doterai notre charmant marmot d'aucune vertu ni d'aucun talisman ; mais, en m'associant à votre bonne œuvre, je tâcherai de faire un heureux, et vous pouvez dire aux braves gens que vous protégez que je veillerai sur cet enfant et que je ne l'abandonnerai jamais. Je vous remercie du fond du cœur, monsieur, de m'avoir choisie pour être de moitié dans votre bonne action.

Il s'agit maintenant de fixer le grand jour qui va faire un chrétien de notre gentil filleul ; si vous le voulez bien, monsieur Lucien, nous débattons cette sérieuse affaire un de ces soirs ; seulement, ne tardez pas ; j'ai grande hâte d'avoir le droit d'aimer et de caresser à mon aise notre gros chérubin.

Comtesse DE SOHANT.

VIII

Lucien répondit à Caroline par une lettre fort polie, mais dans laquelle il refusait positivement à son tour d'être le parrain de l'enfant ; il disait qu'il comprenait enfin combien sa demande du premier jour avait été inconvenante, et il suppliait la comtesse d'oublier son impardonnable étourderie ; il ajoutait que, trompé par sa fraîche et matinale toilette, par la juvénile candeur et la virginale jeunesse de son visage et de sa tournure, il l'avait prise pour une toute jeune fille, pour un ange ; qu'il s'était senti poussé par je ne sais quel instinct de l'âme, peut-être par le charme sympathique qui émanait de sa personne ; enfin qu'il avait été à mille lieues de soupçonner la comtesse de Sohant dans la gracieuse fée qui lui était apparue sur la pelouse.

Il finissait en suppliant madame de Sohant de ne plus songer à sa folie ; car c'en avait été une immense de supposer un instant qu'il pût y avoir quelque chose de commun entre la vie active, brillante, heureuse, réelle, positive du monde où régnait la brillante comtesse, et la pensée solitaire, extatique et contemplative d'un sauvage comme le pauvre Lucien Pichel.

Caroline trouva cette lettre plus impertinente que l'impertinente démarche du premier jour.

Elle commença par se mettre en colère, trouvant au moins fort étrange que M. Pichel refusât l'honneur qu'elle voulait bien lui faire ; puis sa colère tomba et fit place à une tristesse dont elle ne se rendait pas bien compte, mais qui n'était pas sans charme ; elle était forcée de s'avouer que le refus de Lucien partait d'un cœur fier, et il ne lui déplaisait pas qu'on résistât à un de ses caprices ; elle n'en eut que plus ardemment l'envie d'être marraine, et elle se jura qu'elle le serait.

Puis elle éprouvait pour l'enfant une tendresse singulière et dont, la veille encore, elle ne se doutait pas ; elle voulait absolument avoir le droit de le protéger, de l'aimer ; il fallait qu'elle le vît ; elle ne pouvait plus se passer de lui.

— Comment faire ? réfléchissait-elle ; et quel est donc le moyen d'apprivoiser ce sauvage ?

Elle se dépitait sérieusement lorsqu'on annonça le vicomte de Charly.

Celui-ci venait régulièrement tous les jours chez la jeune veuve, Caroline le recevait avec plaisir comme une distraction élégante jetée à travers son ennui. Cette fois, lorsqu'il entra, elle faillit lui sauter au cou.

— Arrivez vite ! dit-elle gaiement ; vous allez me sauver.

Elle lui donna à peine le temps de s'asseoir, et lui raconta, avec force détails, sa première rencontre avec Lucien, le refus un peu hautain qu'elle avait fait d'être marraine, ajoutant que, depuis, elle avait réfléchi, que cette bonne action était une fête à laquelle son cœur ne voulait pas renoncer, et, enfin, avec un sourire un peu forcé, elle plaisanta l'étrange conduite de M. Pichel, qui maintenant la dédaignait à son tour.

Pas un mot de la scène du baiser ; peut-être ne s'en souvenait-elle plus...

— Ah ! cet original de Lucien, dit Gaston en riant, je le reconnais bien là !

— Vous le connaissez ? fit vivement Caroline.

— Oui... un peu... C'est-à-dire on parle de lui dans le pays ; il passe pour singulier ; puis je l'ai rencontré deux ou trois fois dans votre parc.

— Eh bien, cher vicomte...

— Eh bien, comtesse ?

— Je veux être marraine.

— Vous le serez, madame ; je vous en réponds !

— Mais comment faire ?

— D'abord, ce soir même, je vous amènerai ce sauvage ; vos beaux yeux et votre doux sourire feront le reste.

— Y pensez-vous, Gaston ? Vous oubliez que nous parlons de M. Pichel, dit Caroline avec hauteur.

— Raison de plus ! le Pichel perdra bien vite la tête près de la comtesse de Sohant. Ainsi c'est convenu, à ce soir !

Caroline hésita un peu.

— Eh bien, oui, dit-elle en rougissant, à ce soir.

Gaston baisa la main de la jeune femme et sortit du salon en riant.

— On ne dira pas, pensait-il, que je crains un rival ; c'est moi, moi-même, qui introduis l'ennemi dans la place.

Le soir, Caroline était au piano ; l'air était doux, on avait laissé la croisée ouverte ; la comtesse chantait doucement la romance de Mozart qu'elle avait entendue sur la pelouse. La mélodie finie, elle entendit un soupir non loin d'elle ; elle retourna vivement la tête et aperçut Lucien, qui l'écoutait attentivement, accoudé sur la fenêtre en dehors ; l'épaisseur du gazon avait amorti le bruit de ses pas.

Caroline se leva vivement et alla à lui.

— Vous étiez là, monsieur ? dit-elle un peu troublée.

— Pardonnez-moi, madame, dit le jeune homme ; ce n'est pas ainsi, je le sais, que je devrais venir à vous ; mais j'ai entendu votre voix d'un peu loin, j'ai hâté le pas, et je me suis trouvé ici, sous vos croisées, sans savoir bien comment ni pourquoi j'y étais venu... Vous chantiez cette ravissante mélodie qui m'est devenue odieuse, parce qu'elle me rappelle ma faute du premier jour.

— Je vous la pardonne de grand cœur, monsieur, dit Caroline en riant ; mais, si vous vouliez bien entrer par la porte, il me semble que nous causerions mieux.

Lucien ne se le fit pas répéter deux fois, et, une seconde après, il était devant la comtesse, la suppliant de chanter encore une fois la chère romance.

Caroline, sans répondre, se mit au piano et mit une expression ravissante dans les premières phrases de la sublime musique ; puis, au beau milieu du morceau, elle trouva fort étrange de chanter pour M. Pichel, et, sans attendre la fin, elle s'interrompit tout à coup et ferma brusquement le piano.

Lucien sourit, devinant le sentiment qui faisait agir la jeune femme.

— Ne regrettez pas, madame, lui dit-il timidement, d’avoir daigné me faire entendre votre voix ; je suis malheureux, et je sais qu’à ce titre on peut librement venir vous demander la charité. Hier, vous avez fait don à la vieille Marguerite d’une chaumière et d’un petit jardin ; aujourd’hui, vous ne pouvez refuser à Lucien Pichel l’aumône d’une romance et d’une consolation ; vous êtes la providence de Mareuil, et je viens vous demander de m’inscrire sur la liste de vos pauvres.

— Pas tant d’humilité, monsieur, dit Caroline un peu désarmée ; je n’y croirais pas ; la lettre que j’ai reçue de vous est la preuve, au contraire, que vous avez fort bonne opinion de votre personne, et je ne vous contrarierai pas sur ce point ; vous me dites être un poète, et nous autres femmes, nous les aimons fort, nous dédaignons souvent les esprits plus solides et plus francs, pour nous envoler bien haut à la suite de ces intelligences rêveuses et contemplatives.

— Vous oubliez, madame la comtesse, que je ne suis pas un poète, mais bien un sauvage.

— Oh ! quant à cela je ne le nie pas non plus, dit Caroline en riant ; mais enfin, puisque nous voilà en présence, me direz-vous pourquoi vous refusez de me prendre pour votre commère ?

Lucien garda quelques instants le silence ; puis, prenant une résolution subite :

— Madame, dit-il, puisque tel est votre désir, je vais m’expliquer franchement. Aussi bien, il me répugne que vous gardiez de moi l’opinion que je suis un homme vulgaire ; je veux que vous sachiez que je suis digne de l’honneur que vous me faites en daignant me recevoir, ne fût- ce qu’un instant.

Caroline le regarda, un peu étonnée ; mais il y avait dans les yeux du jeune homme tant de franchise et de dignité, qu’elle lui dit simplement :

— Parlez, monsieur, je vous écoute.

— Je ne suis pas un homme du monde, madame, je suis un rêveur et un enfant. À Paris, je me sentais mal à l’aise, et j’en suis parti pour voyager. Le jour où je vous ai rencontrée, j’arrivais dans ces belles campagnes où je suis né, où j’ai vécu longtemps. J’avançais, plongé dans ce vague enchantement d’une âme qui écoute murmurer en lui ses émotions et ses chers souvenirs ;

je voyais déjà m'apparaître les doux tableaux du passé qui me poursuivaient dans le monde, des paysages, de poétiques riens, une robe apparue et disparue dans une charmille, la jeune hôtesse de la petite maison aux volets verts les bras nus et plongés dans la pâte, tandis que la jeune sœur verse le lait fumant dans la fleur de mouture ; mille détails puérils et délicieux, des cerises apportées des vergers dans des paniers de fougère, des rêveries à deux devant une branche d'aubépine, un serrement de main lorsque la première étoile vient trembler à la surface du bleu firmament comme le nénufar à la surface des eaux ; vagues ivresses, bonheurs impossibles, formes éthérées !... voilà de quoi mon âme était remplie jusqu'au bord... C'est à ce moment que vous m'apparûtes, couronnée de fleurs des prés, laissant traîner dans le gazon humide les plis vaporeux de votre peignoir de mousseline... Je ne me demandai pas qui vous étiez, comment vous m'apparaissez là... Vous étiez mon rêve réalisé... Mon idéal avait daigné descendre à ma voix... Encore une fois, madame, pardonnez-moi ; j'ai été coupable envers mon rêve, je ne l'ai point été envers la comtesse de Sohant.

— Vous croyez donc que la comtesse de Sohant n'a rien à vous pardonner, mon cher poète ? dit Caroline en tendant la main au jeune homme. Eh bien, elle fait plus que de vous absoudre, elle vous offre de grand cœur son amitié.

— Madame !... fit le jeune homme éperdu.

— Oui, mais à une condition : c'est qu'elle sera marraine ; elle y tient plus que jamais.

Lucien eut une violente envie de se jeter aux pieds de Caroline ; pourtant il eut la force de résister, et se contenta de baiser passionnément la main qu'on lui tendait.

— Ah ! madame, s'écria-t-il, je suis le plus heureux des hommes ! Que vous êtes bonne et charmante ! Combien vont être heureux aussi parents de notre cher protégé !

— Vous avez peut-être cru, monsieur Lucien, dit Caroline sérieuse, que je cherchais une distraction villageoise dans cette cérémonie du baptême ? Non, non ! à votre tour, vous m'avez mal jugée ; je veux être une mère pour mon filleul ; je ne l'abandonnerai jamais.

— Si belle, et peut-être pleine de cœur... Oh ! ce serait trop ! dit Lucien, comme s'il se parlait à lui-même.

— Voilà, monsieur, une phrase un peu bien impertinente, dit Caroline en riant. Allons, je vois qu'on a calomnié auprès de vous les femmes du monde ; on les croit généralement bien futiles, bien légères et bien heureuses ! Hélas ! si l'on pouvait deviner ce qu'il y a presque toujours de souffrances et d'ennui dans ces vies si brillantes et si enviées !

Elle se tut. Elle avait les yeux pleins de larmes.

— Vous pleurez, madame ! dit Lucien avec émotion. Si jeune, si adorable, vous n'êtes pas heureuse ! N'avez-vous donc jamais aimé ?

— Jamais, monsieur, répondit Caroline un peu sèchement.

Elle changea de conversation, et, avec un peu de hauteur, elle ramena l'entretien sur le baptême.

Ils parlèrent de l'enfant, dont ils se faisaient une fête d'arranger la vie. Caroline voulait qu'on l'instruisît et qu'on lui choisit une carrière. Lucien suppliait la comtesse de le laisser à sa charrue, à ses beaux champs, à son soleil de chaque jour.

Ils causèrent longtemps de choses et d'autres, lui, parlant avec feu, avec esprit, avec la conviction de la jeunesse et de la droiture ; elle, s'étonnant de trouver un homme si beau, si intelligent, avec un mélange de distinction et de sauvagerie, une sorte de gentilhommerie poétique et rêveuse qui était pleine de charme ; elle était forcée de reconnaître que Dieu choisit presque toujours ses élus dans les classes moyennes, et que rarement il laisse tomber le don des hautes facultés intellectuelles sur les hommes riches et oisifs.

Elle proposa à Lucien une promenade dans le parc ; il s'inclina et la suivit sans oser lui offrir le bras.

Il faisait un beau clair de lune, l'air était chargé de senteurs enivrantes ; on n'entendait d'autre bruit que l'abolement lointain d'un chien de ferme, et la cloche de l'église, qui sonnait lentement les heures. Alors, ainsi que cela devait être, ces deux jeunes gens, dont le cœur battait, se mirent à parler d'amour, timidement d'abord, et à voix basse. Lucien craignant toujours d'en trop dire, Caroline tremblant d'en trop entendre ; puis le jeune homme,

s'enhardissant dans le silence que gardait la comtesse, parla de lui, des souffrances de son cœur, de l'amour qui l'avait contraint de fuir à Mareuil.

— Oui, ajouta-t-il en soupirant, je l'aimais tant, je l'aimais si purement, si chagement, cette belle et noble femme qui souffrait et qui ne croyait plus à l'amour ! Elle me rendait en amitié la monnaie de mon délire ; elle me faisait entrevoir seulement ces beaux pays de la passion, où j'eusse voulu m'égarer avec elle ; mais son cœur était mort, et la flamme ardente qui remplissait le mien la faisait sourire d'indulgence et de pitié ; mes transports n'excitaient en elle qu'un dédain amer, et elle déployait ses ailes d'ange quand je me roulais à ses pieds pour saisir une mortelle, une femme. Ah ! j'ai bien souffert, et mon cœur s'est usé dans cette douloureuse lutte !... Vous n'aimez pas encore, madame, et moi, je ne veux plus aimer. On a éteint en moi ce chaleureux foyer de tendresse auquel une âme jeune et vivace se fût embrasée. En moi, le doute a remplacé la confiance ; l'indifférence a succédé à la passion ; je ne suis plus un poète, je suis un sceptique et un philosophe. Vous voyez, madame, qu'en admettant que j'eusse l'audace de lever les yeux sur vous, je suis un être peu dangereux, un pauvre mortel qui a perdu son cœur, tout comme l'homme d'Hoffmann avait perdu son ombre.

Caroline écoutait, émue et troublée, les singulières confidences de cet homme qu'elle connaissait à peine ; elle le regardait sans l'interrompre ; elle avait oublié qu'il s'appelait Lucien Pichel.

Ils étaient arrêtés... La lune donnait en plein sur la figure pâle du jeune homme ; ses yeux brillaient d'un éclat singulier.

— Mais, pardonnez-moi, madame, de vous parler de moi ; vous me trouvez, n'est-ce pas, bien bizarre et bien audacieux ? Cependant, ajouta-t-il en souriant, au risque de vous dire une extravagance, il faut que je vous avoue que j'ai beau me souvenir que vous êtes la comtesse de Sohant, et que je suis le neveu de vos régisseurs, il me semble qu'il y a entre nous un lien mystérieux que je ne puis définir, une similitude d'idées, de sentiments que comprennent seules les âmes qui aiment les belles et grandes choses. Vous avez consenti à être la marraine d'un enfant dont je dois être le parrain ; n'est-ce pas m'élever jusqu'à vous ? n'est-ce pas me permettre de penser tout haut, et de pouvoir vous dire que, même dans mes rêves les plus fous, les plus insensés, je n'avais rien désiré de plus que cet instant qui me

rapproche de vous, que cette nuit qui me donne le droit de me croire votre égal. Oui, vous êtes bonne et charmante ; vous méritez d'être aimée, aimée de toute la force d'un cœur qui ne vous comprenait pas d'abord, et qui maintenant...

— Monsieur, interrompit Caroline comme sortant d'un songe, je ne sais ce que signifient ces étranges paroles ; vous êtes venu me trouver pour causer d'un baptême, je crois ; parlons-en donc, je vous prie, ou plutôt, rentrons ; il est tard, et j'ai froid.

Ils reprirent le chemin du château sans plus échanger un mot. En y arrivant, Caroline, honteuse, s'aperçut que, dans son trouble, elle avait pris le bras de Lucien ; elle le quitta brusquement.

Le jeune homme sourit sans rien dire.

Comme ils entraient au salon, Gaston de Charly se faisait annoncer.

— Tiens, c'est vrai, dit naïvement Caroline en se retournant vers Lucien, c'est M. de Charly qui devait vous amener ce soir ; vous ne l'avez donc pas vu ? ou plutôt avouez qu'il vous a envoyé à moi !

— Je n'ai pas aperçu M. de Charly de la journée, madame. C'est donc lui qui devait me présenter à vous ?

— Mais certainement, et je n'y comprends plus rien.

Elle se mit à rire. Lucien, qui songeait à la présentation qu'avait dû faire Gaston, rit aussi de bon cœur.

Ils entrèrent au salon. Leur gaieté redoubla à la vue de Gaston, qui les regardait venir, et qui fit une assez vilaine grimace en apercevant Lucien.

— Et moi, madame, dit-il, qui venais tout désolé vous apprendre qu'il m'était impossible de rencontrer M. Pichel !

Il prononça ce mot *Pichel* avec un dédain si marqué, que Lucien leva la tête avec surprise, et que Caroline rougit.

— C'est qu'apparemment vous avez mal cherché, vicomte, dit-elle sèchement.

— En effet, madame, j'ai mal cherché ; mais je vois que le hasard vous a mieux servi que moi, et que votre étoile vaut décidément mieux que la mienne.

— Oh ! je remercie M. de Charly, dit Lucien en riant ; c'est comme s'il m'avait présenté à madame la comtesse ; je n'oublierai jamais la reconnaissance que je lui dois.

Les yeux de Gaston brillèrent de colère.

— Mais, monsieur, dit-il en perdant un peu de son sang-froid, dans notre monde, on ne se présente pas soi-même.

— Vous oubliez, monsieur le vicomte, dit Lucien avec bonhomie que je ne suis pas de votre monde.

Les deux jeunes gens se regardèrent fixement ; les yeux de Lucien disaient : « J'ai votre parole de gentilhomme ! » ceux de Gaston étaient pleins de rage et de colère impuissante.

— Moi, je me tais, dit froidement Caroline, parce que je trouve que M. de Charly donnant une leçon de savoir-vivre à un homme qu'il trouve chez moi, c'est du dernier plaisant ! Continuez donc, vicomte.

Gaston comprit l'inconvenance qu'il venait de commettre et essaya de rentrer en grâce auprès de la jeune femme ; mais elle haussa légèrement les épaules, et, lui tournant le dos, elle se mit à sa tapisserie.

Lucien pensa que, pour une première fois, il avait fait assez de chemin ; il prit son chapeau, et, s'inclinant devant la comtesse, il s'apprêta à prendre congé d'elle.

— Et le jour du baptême, monsieur, lui dit-elle avec un doux sourire.

— Mon jour sera le vôtre, madame.

— Voulez-vous lundi ?

— Parfaitement.

— Ah ! interrompit vivement Gaston, il est donc enfin décidé que...

— Vicomte, je crois que vous allez dire une autre sottise, dit Caroline. Vous oubliez que je ne vous ai point encore pardonné la première.

Gaston eut un sourire forcé.

Au moment où Lucien sortait, les deux jeunes gens se regardèrent ; ce fut un échange de menaces, de colères et de défis bravement acceptés.

Peu d'instant après, Caroline renvoya le vicomte sans vouloir l'écouter et resta seule, songeant aux événements de la soirée.

— Quel est-il donc, ce jeune homme, se disait-elle rêveuse et troublée, et pourquoi m'occupe-t-il ainsi ? Il a souffert, il se croit un philosophe désormais à l'abri des tempêtes et des passions de ce monde, et il n'est qu'un enfant, qui prend des piqûres d'épingles pour des blessures mortelles ! Il se figure que son cœur est glacé, mort, flétri, et il m'a semblé, à moi, que c'était le cœur le plus jeune, le plus ardent, le plus passionné du monde... Ah ! le pauvre poète qui se croit un homme fort et qui le dit naïvement avec les larmes aux yeux et la voix tremblante de l'émotion nouvelle ! Ah ! l'amoureux blasé qui ne croit plus à l'amour et qui voudrait, lui aussi, comme Chérubin, baiser le ruban qui retient les cheveux de sa chère marraine...

Elle souriait.

— Si je voulais cependant, dit-elle en jetant un regard dans la glace qui reflétait sa beauté suave et sa fraîche jeunesse ; si j'essayais... Cela ferait passer le temps, à la campagne... Non, non, ajouta-t-elle en se levant et secouant fièrement la tête, c'est impossible ! il s'appelle Lucien Pichel, et je suis la comtesse de Sohant.

IX

LUCIEN À MARTHE

Plaignez-moi, ô ma belle et austère Marthe ! je suis bien malheureux : je hais cette femme que j'adore.

Vous me comprendrez vous qui comprenez tout ; vous me plaindrez et vous me conseillerez ; fasse le ciel que vos lettres et votre voix, plus encore que vos conseils, me ramènent à vous.

Hier au soir, j'ai passé la soirée avec elle, je l'ai étudiée. Laissez-moi vous la dépeindre.

Si je vous donne ici l'analyse de sa beauté, ce n'est pas pour critiquer tel ou tel détail. Dans une jolie femme, les défauts n'existent pas, ou plutôt, tout défaut devient une qualité. De l'ensemble du portrait que je trace ressortira pour vous le pourquoi de l'impression qu'elle m'a produite.

Elle a de très-beaux cheveux châtain d'une couleur un peu cuivrée, habilement divisés en boucles flottantes qui se jouent sur ses tempes et sur son cou. Elle a les épaules un peu étroites peut-être, mais d'une forme séduisante et d'une blancheur incomparable.

Sa taille est souple comme un roseau ; son corps fléchit avec une indolence obstinée ; mais ce laisser-aller, s'il dérange l'harmonie linéaire, est plein de grâce et de charme. Ses yeux bleus ont une profondeur et une douceur singulières, mais une douceur perfide ; par moments, sa prunelle se contracte en long comme celle des tigres ; ses bras sont minces mais élégants, naturellement posés et terminées par des mains ravissantes, fines, petites, allongées, et cependant potelées.

Sa physionomie est vive et animée, mais n'a pourtant aucune expression déterminée. Ses yeux magnifiques n'ont rien de passionné ; sa bouche n'a rien de voluptueux ; son regard clair et serein, ses lèvres fines et bien dessinées ne trahissent jamais aucun désordre intérieur. L'âme glacée qui se réfléchit dans son sourire traverse la mêlée et ne craint pas les blessures.

Elle est d'une coquetterie féroce... On devine que, dans sa pensée, les autres se doivent à elle et qu'elle ne se doit à personne. Pour elle, le rôle de reine qu'elle a dans le monde se réduit à marcher comme une jeune canéphore aux Panathénées, à montrer ses épaules et ses cheveux, à jouer de l'œil et de l'esprit, à se faire applaudir pour sa beauté.

Elle s'est humanisée pour moi, parce que je suis seul ici et que, dans le pauvre Lucien Pichel, elle a d'instinct reconnu un homme intelligent en état de l'admirer et d'en perdre la tête.

Autant le physique de cette femme est charmant, autant son moral est repoussant et cependant attractif.

Elle est capable de jouer une longue comédie d'amour, et cependant elle ne peut pas aimer. Cette femme, qui laisse si volontairement deviner son impuissance, a vingt-cinq ans ; vingt-cinq ans ! vous figurez-vous le cœur usé, flétri, racorni, recroquevillé comme la peau de chagrin de Balzac, à l'âge où il a d'ordinaire sa plus naturelle chaleur et sa plus contagieuse expansion.

Ce qui me choque le plus en elle, c'est, avec cette sécheresse de cœur, les efforts qu'elle fait pour paraître rêveuse, sentimentale et poétique.

Elle parle de clairs de lune, de beautés de la nature, d'émotions tendres ; mais, au fond, elle n'a d'émotion et d'enthousiasme que pour les *bouillonnés* nouveaux et les mérites d'une capote d'une coiffure ou d'une dentelle ; le sentiment de la nature lui manque ; elle s'extasie à faux et proclame son ravissement quand il faudrait se contenter de sentir et de se taire.

J'aime autant cet honorable négociant de Mulhouse qui, devant les Alpes, couvertes de neige s'écriait : « On dirait cinquante lieues de jaconas ! » que cette jeune femme prête à faire, à leur vue, des vers ou une aquarelle.

Je l'ai souvent observée sans qu'elle s'en doutât, lorsqu'elle est seule, assise, inoccupée, lorsqu'elle est nonchalamment renversée dans son

fauteuil et qu'elle songe !... À quoi songe-t-elle ? Jamais son cœur ne voyage à travers ces vagues et douces pensées qui se commandent ; jamais elle ne se répand en ces douces et tendres confessions intimes où la femme de cœur aime à s'humilier, à reconnaître ses torts, à s'absoudre, à s'amender, à se fortifier. Ce qu'il lui faut, c'est toujours l'action, l'action nette, positive, incessante. Dans son parc, elle se promène, et elle exerce son esprit à un langage qu'elle croit propre à plaire ; dans le monde, elle guerroie, elle ne veut que faire des conquêtes ; seule, elle fourbit ses armes. Cette femme-là ne rêve jamais ; elle calcule. Si elle rêve, c'est quand elle dort ; alors, elle voit en songe les rois à ses pieds, et elle leur rit au nez.

Elle cause poésie et fait des phrases superbes sur la beauté de la nature. Quelle vulgarité élégante !... Elle ne sait pas que les grandes œuvres de Dieu n'ont pas besoin de suffrages, que les apprécier comme elle le fait, c'est ne pas les comprendre.

C'est une de ces femmes qui, avant de partir pour un voyage ou pour une promenade, font provision d'enthousiasme et se munissent d'une admiration de commande, comme elles prennent leurs gants et leur ombrelle ; elle a cette facilité de pâmoison sur parole dont sont douées les âmes tendres par calcul.

Je la juge bien, Marthe, vous le voyez ; je vous l'ai dit, je la hais !... Et ma haine me tient au cœur comme un feu qui le brûle. S'il me fallait la perdre, cette haine, j'en mourrais ; cette femme m'attire et me donne le vertige.

Je ne suis plus ce Lucien que vous appeliez votre grand enfant ; j'ai quelquefois peur de moi-même ; je ne rêve plus, je désire. J'ai d'âpres aspirations, une verve sensualiste que je ne me connaissais pas, cette audace amoureuse qui se jouerait d'un poignard dans la main d'une femme et ne reculerait devant aucun dénoûment féroce et sanglant ; je ne sais quelle impatience de l'esprit et des sens, le ton leste et provocant, avec une courtoisie élégante et glacée ; je me sens capable d'avoir des politesses de chevalier avec des perfidies de Lovelace, Don Juan croisé de lord Byron, le sophisme allié à l'exaltation. Je me dis que cette femme m'appartiendra, qu'elle m'aimera, et que j'aurai un bonheur inouï à la faire souffrir ; je suis sûr que....

Je suis sûr que vous allez me haïr et me mépriser ; mais, avec vous, Marthe, je veux être franc avant tout. Je l'aime, et pourtant je vous aime toujours ; je suis double. Hier au soir, j'ai eu, en la quittant, une horrible pensée ; je veux vous la dire et finir ma lettre par cette douloureuse confession.

Je retournais chez moi, malheureux, souffrant, criant de douleur, me raccrochant à votre souvenir comme un homme qui se noie se raccroche aux branches des arbres du rivage.

Tout à coup, je me demandai ce que je ferais si je vous voyais tomber toutes deux à l'eau, elle et vous, et que je ne pusse sauver que l'une des deux. Eh bien, Marthe, voici la réponse que je me suis faite, j'en rougis et j'en frémis :

— Ah ! me suis-je répondu sans hésiter, je sauverais Marthe avec enthousiasme... Et puis je plongerais de nouveau, et j'irais mourir avec Caroline.

LUCIEN.

X

On avait retardé la cérémonie du baptême, à cause de l'enfant, qui avait été assez gravement malade. Caroline allait le voir, chaque matin ; et, chaque soir, Lucien venait au château prendre des nouvelles du petit filleul.

La comtesse, jusqu'alors si gaie, depuis quelque temps devenait triste et rêveuse ; il y avait du dépit et de la colère dans sa souffrance ; sans trop se l'avouer à elle-même, elle désirait l'amour de Lucien ; et l'indifférence qu'affectait le jeune homme, la politesse un peu railleuse qui ne l'abandonnait jamais, blessait son instinctive coquetterie et lui faisait ardemment désirer de voir à ses pieds ce paysan qui possédait au suprême degré l'élégance et la distinction d'un gentilhomme.

— Car enfin, disait-elle, je ne puis retourner à Paris sous le coup de cette honteuse défaite, je ne m'en relèverais pas à mes propres yeux, je me défierais de mes forces... Non, encore une fois, il faut qu'il m'aime, il faut qu'il se traîne à mes pieds, qu'il y pleure ! Mais s'il m'aimait en effet, s'il craignait de me le laisser voir, s'il souffrait... quelquefois, il m'a semblé... Ah ! que je le voudrais ! je l'aurais réduit alors ; ce Renaud rustique, et, une fois la passion venue, Armide le chasserait sans pitié.

Lucien s'apercevait avec bonheur de la préoccupation de la jeune femme ; il l'aimait ardemment malgré ses démonstrations, qui se tournaient contre lui ; il l'aimait avec des airs de rage et de fureur, et il n'écrivait plus à Marthe que pour lui parler de Caroline ; il était atterré et troublé. Cette passion rapide qui avait envahi tout son être, et qui avait pris les meilleures tendresses de son cœur, avait fait des ravages terribles dans son âme jusqu'alors tendre et douce ; il rougissait de cet amour qu'il avait tant raillé chez les autres, il rougissait de sa défaite ; mais il était vaincu par cette énervante passion qui avait changé son esprit jeune, honnête, ingénu.

Il adorait ce corps qu'il croyait privé d'âme, et la pensée de Marthe était bien loin. Pauvre Marthe ! si belle, si froide, si austère, si intelligente, si triste et si résignée, il comprenait maintenant que jamais il ne l'avait aimée, et que la tendresse sérieuse dont son cœur avait été rempli pour la désolée n'était que l'ardent besoin d'affection qu'il fallait à son âme de poète.

Au milieu de ces agitations intérieures, l'enfant du fermier, cause innocente de tout ce trouble, se guérit de la fièvre, et, un matin, Caroline, qui s'était vraiment attachée à ce petit être, envoya un mot à Lucien pour lui dire que le baptême était décidément fixé au lendemain.

Le soir, comme de coutume, Lucien vint au château ; lorsqu'il entra dans le salon, Caroline écrivait. Il marchait sans bruit sur le tapis, et la jeune femme, qui devinait sa présence aux battements de son cœur, ne tourna pas la tête vers lui ; elle sourit doucement en continuant sa correspondance.

Sans trop savoir ce qu'il faisait, Lucien se pencha vers elle et baisa le bas de sa robe.

Caroline rougit.

— Vous êtes bien timide aujourd'hui ! dit-elle en riant. Est-ce parce qu'il y a de la lumière ?

Il ne comprit pas ; elle vit son étonnement.

— Avez-vous oublié votre audacieuse conduite d'il y a quinze jours ?

— Jamais je n'ai eu d'audace, madame, et, si j'en avais eu, elle m'aurait abandonné devant vous.

— Ainsi, cette offense mystérieuse ?...

— Quelle offense ?

— Mais, dit Caroline embarrassée et croyant que Lucien feignait de ne pas la comprendre, il y a quinze jours, un indiscret m'a donné dans l'ombre un baiser.

Lucien jeta un cri ; il se rappela la confidence de Gaston et une jalousie affreuse le mordit au cœur.

Il allait s'écrier : « Quoi, madame ! vous avez supposé que c'était moi, » lorsque Gaston entra. Il parut à Lucien que le jeune fat avait l'air encore plus impertinent que de coutume, et la façon dont il alla baiser le bout des

doigts de la comtesse lui donna une envie folle de souffleter le galant vicomte, quitte à jeter bas le masque qu'il avait gardé jusqu'alors.

Mais un regard presque suppliant de Caroline, qui avait observé avec étonnement la figure pâle et les yeux étincelants du bouillant jeune homme, le forcèrent à se contenir.

Il fut même obligé de serrer la main que Gaston lui tendait tout en l'appelant avec affectation M. Pichel.

On parla d'art ; la comtesse, qui s'y connaissait beaucoup, donnait son opinion avec un tact et un goût qui étonnait et charmait les deux jeunes gens, tous deux fort en état de la comprendre.

— Ne me parlez que de Delacroix, disait-elle ; je n'adore et ne veut que Delacroix, quel coloris ! quel brillant ! Ce talent-là, c'est un merveilleux bouquet de fleurs.

— Oui, répondit Gaston ; mais c'est un bouquet de fleurs tombé dans un marais fétide ; il est resplendissant, mais gardez-vous de le respirer, il donne la fièvre.

Caroline sourit.

— Et Ary Scheffer, monsieur, dit Lucien avec dépit, a-t-il trouvé grâce à vos yeux, Ary Scheffer, le poète-peintre, le rêveur, le sentimental ? Voilà, je pense, un talent sympathique, qui émeut et qui touche.

— Va pour Ary Scheffer, dit Gaston avec insouciance.

— Moi, dit vivement Caroline, je ne l'aime pas votre Scheffer, et je déteste ces tableaux-rêves, ces tableaux nébuleux qui ont l'air d'une ballade allemande.

— Pourtant, madame, dit Lucien, Scheffer s'est inspiré de bien beaux poèmes, et encore dernièrement ses tableaux tirés de *Faust*...

— Ah ! oui, *Faust*, toujours *Faust* ! reprit Caroline avec animation. Quand cessera-t-on de me vanter ce poème obscur et faux ?

Les deux jeunes gens se récrièrent.

— Je m'explique, messieurs, dit-elle avec son fin sourire. Certainement *Faust* est un chef-d'œuvre, je ne veux pas le nier ; mais c'est une raillerie amère d'un bout à l'autre, et je trouve que rien n'est moins sentimental,

moins humain, moins attendri que la poésie, que les passions, que les idées de ce drame fantastique. Je trouve absurde de voir le diable, cet ange révolté qui a osé tenir tête à Dieu, cet insurgé du ciel, remuer tous les éléments, troubler la nature, appeler à lui les puissances célestes, celles de la terre et celles de l'enfer, convoquer le sabbat, et tout cela pourquoi ? pour faire succomber une jeune fille ignorante et pauvre, et qui a déjà Marthe pour voisine. Il n'y a pas dans *Faust* une seule parole réellement amoureuse. On voit bien que ce Faust était un vieillard rajeuni par le diable ; on sent bien que Goethe n'a jamais eu de cœur. Don Juan, à la bonne heure ! voilà un homme jeune, dont chaque parole est comme un couplet de chanson amoureuse. Mais Faust, fi donc ! c'est un cadavre embaumé par le diable ; son haleine sent la myrrhe et le naphte.

— Tout cela est très-bien dit et très-vrai, interrompit Lucien frappé de tout ce que disait la jeune femme ; mais pourtant, madame, quantité de peintres se sont inspirés de la Marguerite, et les plus idéals, les plus rêveurs ont trouvé dans le poème que vous niez être amoureux...

— Oui, ils ont trouvé Marguerite, dit-elle vivement, et ils ont réussi leur œuvre quand ils ne mettaient en scène ni Faust ni Méphistophélès ; ils attachaient et ils faisaient rêver, parce que l'on n'entendait plus l'insupportable ricanement. Non, vous aurez beau dire et vous avez beau défendre Goethe, vous ne pourrez faire que Faust ne soit un niais. Nous autres femmes, nous nous connaissons au poème du cœur, et pas une de nous ne comprendra que ce docteur rajeuni évoque le diable et se livre à lui pour séduire la pauvre innocente. « Donne-moi, lui dit-il, le mouchoir qui a touché son sein, la ceinture qui a serré sa taille. » Le beau mystère ! et que c'est bien la peine d'avoir recours à cette intelligence supérieure de Satan ! Voyez si Chérubin amoureux a besoin de Méphistophélès pour emporter le ruban qui a touché les beaux cheveux de sa chère marraine ; Faust séduit Marguerite en lui donnant des diamants et des perles ; Figaro, cent fois plus spirituel que tous les diables d'enfer, se fût contenté de lui donner des fleurs et de lui jouer un air de guitare.

— Diable, s'écria Gaston, comme vous discutez, madame ! nous voilà battus et complètement de votre avis, n'est-ce pas, monsieur Pichel.

— Non, monsieur, dit séchement Lucien, et, tout en convenant que madame la comtesse a dit vrai touchant le poème de Goethe, je garde mon

opinion sur Ary Scheffer.

— Gare ! dit Caroline en riant, voilà le sauvage qui revient ; prenez garde, vicomte !

— Il devient dangereux, dit Gaston sur le même ton ; la peinture lui agace les nerfs ; il ne voit dans un tableau...

— Je vois dans un tableau ce que le premier venu ne pourrait y voir, interrompit brutalement Lucien.

— Qu'entendez-vous par le premier venu, monsieur ? fit Gaston avec hauteur.

— J'entends par le premier venu, continua Lucien livide de jalousie et de fureur, ceux qui n'ont pas les yeux de l'esprit ; et les vôtres...

— Et les miens ?... dit Gaston en avançant d'un pas.

— Les vôtres ne sont pas encore ouverts, vicomte.

Gaston fit un mouvement comme pour s'élancer vers le jeune homme ; mais un geste de Caroline le retint, et il s'arrêta, haussa dédaigneusement les épaules, puis tourna le dos à Lucien.

Madame de Sohant, fort étonnée de l'insolente provocation de Lucien Pichel, allait se récrier ; mais elle se tut en voyant la détermination de Gaston ; elle ne voulut pas réveiller une querelle qui semblait s'éteindre d'elle-même.

Lucien avait la fièvre ; il fut spirituel et ironique toute la soirée ; Caroline n'en revenait pas ; quant à Gaston, il mourait d'envie de sauter sur son rival et de le prendre à la gorge.

Il se retira le premier ; la comtesse le reconduisit jusque dans l'antichambre.

Le salon était au rez-de-chaussée ; avant que madame de Sohant fût rentrée, Lucien, résolu à provoquer Gaston, sauta par la fenêtre, et alla l'attendre au pied du perron.

Le vicomte arriva bientôt, et fit un mouvement de surprise en apercevant son rival.

— Vous êtes patient ce soir, Gaston, lui dit Lucien en venant se planter devant lui.

— Mon cher, vous êtes un enfant et un fou, dit le vicomte de Charly avec assez de calme ; vraiment je ne vous trouve pas digne de ma colère.

— Dites plutôt, continua Lucien en serrant les poings avec fureur, que la patience est bonne à certaines heures ; on a bien le courage d'outrager une femme la nuit, dans l'ombre ; mais on a la prudence de ne pas répondre aux insultes d'un homme.

— Tiens, tiens, dit Gaston en ricanant, la belle comtesse vous a donc déjà donné le droit d'être jaloux d'elle ?

La fureur de Lucien augmenta ; Gaston venait de lui prouver quelle étourderie il avait commise ; mais il était ivre de colère, et il continua :

— Vous êtes un lâche ! vicomte de Charlyl vous avez insulté madame de Sohant.

— Ces femmes du monde sont-elles sottes ! dit Gaston en souriant ; elles ne se laissent seulement pas faire la cour ! Un monsieur leur plaît, il le leur faut pour amant, là, tout de suite. Allons, monsieur de Mareuil, ajouta-t-il froidement, puisque tout cela est sérieux, je vous enverrai demain mes témoins ; mais, ici, pas de bruit : nous sommes chez la comtesse de Sohant, et nous sommes tous deux gentilshommes.

Cela dit, il s'éloigna.

Cependant Caroline était rentrée dans le salon, et, ne voyant plus personne, elle était venue à la fenêtre.

Lucien s'approcha d'elle.

— Êtes-vous fou, ce soir, monsieur Pichel ? lui dit la jeune femme.

— Pourquoi, madame ?

— Vous maltraitez mes amis, et vous sautez par les fenêtres au grand dommage de mes tulipes.

— À l'avenir je respecterai vos tulipes, madame ; mais, quant à M. Gaston...

— Eh bien ?

— Savez-vous c'est lui qui vous a embrassée l'autre soir ?

— Quel étourdi ! dit insoucieusement Caroline.

— Comme vous traitez cela légèrement !

— Ne faudrait-il pas que je me désolasse outre mesure !

— Heureusement que je ne lui pardonnerai pas, moi...

— Vous ?... je vous trouve assez plaisant ce soir.

— Oh ! je le tuerai, votre Gaston.

— Mais, malheureux, c'est vous qu'il tuera ; c'est le plus enragé duelliste que je connaisse. Je ne veux diminuer ma cour ni de vous ni de lui, ajouta-t-elle en essayant de plaisanter pour cacher son inquiétude. À Paris, je n'y regarderais pas de si près : il y a plus de concurrence ; mais ici... Allons, Lucien, soyez sage, fit-elle en lui tendant la main.

C'était la première fois qu'elle l'appelait Lucien. Le jeune homme, éperdu, lui saisit la main, et y appliqua des baisers si ardents et si passionnés, qu'elle poussa un cri.

Puis hors de lui, chancelant, enivré, heureux, fou de rage et de jalousie, il prit la fuite.

XI

Quand on aime et qu'on est jaloux, chaque perfection de l'objet aimé, loin de vous procurer une jouissance céleste, vous enfonce une épée dans le cœur. « Cette beauté, cette grâce, cette vertu, ce talent, vous crie une voix intérieure, c'est un autre qui en jouira. » Cette voix intérieure, c'est la jalousie.

Si vous aimez une femme légère, vaniteuse, dépourvue de cœur, tout en reconnaissant ces défauts dans votre maîtresse, vous ne voulez pas qu'un autre s'en aperçoive ; son manque de cœur est votre bien ; les souffrances qu'elle vous inflige, vous ne prétendez pas qu'elle les inflige à un autre ; si elle donnait un coup de poignard à votre rival, vous en auriez une jalousie effroyable et vous seriez capable de la tuer.

Il y a peu d'hommes qui comprennent véritablement la jalousie ; en général, l'homme devient jaloux lorsqu'il possède. L'insensé ! il ne sait pas qu'en amour, posséder est peu de chose ; jouir de la femme aimée, tout est là.

Il le comprenait, lui, Lucien, qui ne savait même plus s'il désirait madame de Sohant ; mais ce qu'il savait bien, c'est qu'il jouissait d'elle ; sa vue le brûlait et l'enivrait ; sa coquetterie lui faisait souffrir une horrible volupté, une caresse cuisante comme celle du velours des orties ; il ne voulait pas qu'un rival se piquât aux épines de ses orties ; il trouvait sa souffrance insolente... Il voulait pour lui seul cette torture, empoisonnée encore d'un reste d'espérance. Voilà pourquoi il avait provoqué Gaston, qu'il haïssait avec fureur, comme il aimait madame de Sohant avec emportement ; voilà pourquoi il voulait le tuer ou mourir lui-même.

Le lendemain matin, à sept heures, il était à la fenêtre de son pavillon, attendant les témoins de M. de Charly. Un domestique arriva, lui apportant

une lettre de madame de Sohant.

— Vous a-t-on dit qu'il y eût une réponse ? demanda Lucien.

— Non, monsieur, répondit le domestique, madame m'envoie à la ville pour chercher le bonnet de son petit filleul ; elle m'a dit aussi de rappeler à monsieur que le baptême était pour ce matin, à midi précis.

— Oui, se dit Lucien après le départ du domestique, ce matin même... Ah ! mon pauvre filleul, qui sera ton parrain ?

Il regarda longtemps la lettre de Caroline sans l'ouvrir ; cette lettre lui semblait avoir une physionomie perfide... C'était une petite écriture anglaise, élégante, comme gravée, de ces cursives banales, mécaniques, qui font que toutes les écritures se ressemblent, et qui trahissent l'indifférence du cœur par l'assurance de la main.

— Allons, se dit-il avec douleur, elle ne m'aime pas, et je ne veux pas lire ses phrases banales ; je ne veux pas lire avant d'avoir tué Gaston.

Il se promena longtemps dans sa chambre ; il avait mis la lettre sur son cœur : il lui semblait qu'elle le mordait...

— Ne plus la revoir peut-être, et ne pas pouvoir lui dire que je l'adore ! Saura-t-elle seulement, si je succombe, que je meurs pour venger l'insulte que lui a faite ce fat ?

Il pleura longtemps ; son cœur se brisait à l'idée qu'il ne verrait plus Caroline ; que n'eût-il pas donné pour pouvoir tomber à ses pieds, et lui crier : « Je t'aime ! » Avec quel bonheur, avec quelle ivresse alors il eût été se faire tuer !

— Allons, dit-il en rougissant de sa faiblesse, Gaston avait raison, je ne suis qu'un enfant.

Il essuya ses larmes, passa sa main dans les boucles de ses cheveux, et se leva précipitamment.

La lettre de Caroline tomba sur le plancher.

Il la ramassa, hésita un instant, puis enfin il brisa le cachet d'une main un peu tremblante.

La lettre contenait ces mots :

« Ne vous battez pas, Lucien ; je vous aime ! »

Il jeta un cri, baisa passionnément la fine écriture de sa maîtresse, et, fou de bonheur, éperdu devant ces quelques mots qui flamboyaient à ses yeux et qui lui apparaissaient entourés d'une auréole :

— Ah ! je le veux maintenant, s'écria-t-il, Gaston est mort.

En ce moment entrèrent les témoins du vicomte de Chaly.

C'étaient deux officiers amis du général de Blaisard, l'oncle de Gaston.

Ces messieurs voulurent arranger l'affaire ; mais Lucien fut intraitable ; ils comprirent que ce qu'ils prenaient pour le motif de la querelle n'en était que le prétexte, ils n'insistèrent plus.

Le combat fut décidé, Lucien exigea qu'il eût lieu dans la matinée même. Il fut convenu que l'on se battrait à l'épée ; un des officiers, avec beaucoup de courtoisie, promit d'amener deux de ses amis pour servir de témoins à Lucien.

Le parc du général de Blaisard fut le théâtre du combat.

Une heure après, Gaston et Lucien se trouvaient en présence.

Gaston passait pour une fine lame, mais Lucien, à peine en garde, s'aperçut qu'il lui était de beaucoup supérieur.

Alors il sentit dans son âme une grande pitié pour ce jeune homme qu'il voulait sacrifier à sa jalousie, et, songeant au bonheur que venait de lui causer l'aveu de Caroline, il ne voulut pas gâter sa pure ivresse par la souffrance d'un remords.

Il se promit d'épargner celui que quelques jours auparavant, il nommait son ami.

Gaston attaquait avec une adresse extrême ; mais l'épée de Lucien paraît sans effort, gardant toujours la pointe en face des yeux de son adversaire ; la force de Lucien troubla Gaston, qui fit des fautes ; deux fois il eut la poitrine menacée sans que Lucien se fendît pour le frapper ; enfin, après une passe hardie, Lucien, d'un revers de son arme, fit voler à dix pas celle de son adversaire. Le vicomte de Charly courut la ramasser aveuglé par la colère. Il essaya de frapper Lucien par-dessous en se jetant sur lui tête baissée ; mais il ne fit que lui traverser le poignet ; l'amant de Caroline sentit à peine cette blessure, et voulant enfin terminer ce duel, il frappa

Gaston à l'épaule d'un coup qui, sans danger, devait l'empêcher de continuer.

Alors il s'approcha de lui.

— Monsieur de Charly, dit-il courtoisement, je crois avoir donné la preuve à ces messieurs que je suis au moins de votre force. J'ai donc le droit de vous faire des excuses sur ma vivacité d'hier au soir, je confesse que j'avais tort.

— Du tout, s'écria affectueusement Gaston, les torts sont de mon côté ; je vous avais deviné, j'ai voulu me mettre en travers de votre chemin. Vous m'avez épargné aujourd'hui et vous me faites des excuses. Votre générosité ne sortira jamais de mon souvenir.

— Mon ami, s'écria Lucien en lui ouvrant les bras.

Gaston s'y précipita et les deux jeunes gens s'embrassèrent avec effusion.

Une demi-heure après, Lucien était dans la petite église du village ; Caroline et lui tenaient l'enfant sur les fonts baptismaux.

Le prêtre avait versé l'eau sacrée sur la tête du petit garçon ; la cérémonie du baptême s'achevait, lorsque le bandeau attaché au bras de Lucien se déranger ; un jet de sang jaillit de sa blessure et coula brûlant sur la main de Caroline. Elle la retira effrayée, et, dans ce mouvement, elle fit tomber une goutte de sang sur le front de son petit filleul.

Le prêtre regardait sans comprendre. Caroline, pâle et près de s'évanouir, s'appuya sur Lucien ; il voulut la retenir et toute sa robe fut tachée de sang.

Le jeune homme la prit dans ses bras et la porta dans la sacristie. Il arriva avant ceux qui les suivaient. Il la posa sur une chaise, et presque malgré lui son visage se plongea dans les ondes des beaux cheveux de sa maîtresse.

L'émotion violente qu'il éprouva, jointe à sa blessure qui venait de se rouvrir, le fit tout à coup chanceler ; il voulut se retenir au mur ; mais il ne put y atteindre et il se laissa rouler évanoui aux pieds de Caroline.

XII

Quelques instants après, la comtesse, bouleversée et tout en larmes, attendait anxieusement des nouvelles de Lucien. Le domestique qu'elle avait envoyé revint promptement et lui apprit que le jeune Pichel avait une fièvre violente qui augmentait d'instant en instant.

— Retournez au pavillon, s'écria Caroline ; je veux voir madame Pichel tout de suite.

Le domestique sortit.

— Hélas ! il s'est battu pour moi, disait en sanglotant la pauvre jeune femme. Ma coquetterie lui coûte cher ! je voulais qu'il m'aimât ; eh bien, j'ai tout lieu d'être satisfaite, il m'adore ! et je me suis jouée de cette passion jeune et ardente qui ne connaît ni les obstacles ni le rang ! Ma légèreté et mon insouciance causeront peut-être la mort du plus charmant et du plus aimable des hommes.

Elle songeait au baiser, cause de la querelle, et elle regrettait amèrement qu'il n'eût pas été donné par Lucien ; le baiser de Gaston lui faisait hausser les épaules ; celui de Lucien la brûlait et la faisait tressaillir de la tête aux pieds.

— Hélas ! répétait-elle, c'est ce malheureux baiser qui est cause de tout ; ah ! quel dommage que ce fût ce Gaston !...

Puis elle retombait dans ses angoisses et dans ses poignantes inquiétudes ; elle voyait toujours ce sang qui s'échappait de la blessure de Lucien ; elle en sentait encore le contact tiède sur ses mains ; pourtant, chose étrange, au milieu de sa souffrance, elle était heureuse ; elle éprouvait des moments de bonheur qu'elle se reprochait comme un manque de cœur. Lucien était jaloux, Lucien souffrait pour elle, Lucien l'adorait, elle n'en pouvait douter.

Sur ces entrefaites, le domestique revint. Madame Pichel ne pouvait quitter son neveu, elle pria la comtesse de l'excuser ; dans la soirée seulement, elle viendrait au château donner des nouvelles du malade.

Caroline attendit encore quelque temps ; elle n'osait plus envoyer personne au pavillon. Enfin, ne pouvant résister davantage à son inquiétude, elle résolut de savoir la vérité par elle-même. Après une courte hésitation, elle sortit résolûment du château et se dirigea par le parc vers le pavillon qu'elle entrevit bientôt à travers les arbres. Une fenêtre seulement était faiblement éclairée ; elle comprit que c'était là que souffrait Lucien ; son cœur battait violemment ; émue et craintive, elle s'arrêta. Qu'allait-elle faire et comment s'y prendre pour dire aux Pichel qu'elle venait voir leur neveu ? Au premier abord, cela lui avait paru tout naturel ; mais, maintenant, elle songeait qu'elle allait faire une chose absurde et folle, une chose que ces braves gens allaient probablement trouver fort bizarre ; pourtant elle voulait voir Lucien, elle ne pouvait plus attendre ; et timidement, elle frappa à la porte du pavillon. Personne ne répondit ; Caroline poussa cette porte, qui n'était pas fermée et se trouva dans l'obscurité la plus complète. Son pied heurta une marche d'escalier ; elle monta légèrement, puis arriva à la chambre éclairée, où régnait le plus profond silence.

Elle colla son œil à la serrure et vit le médecin du village qui préparait une potion ; il était seul. Caroline entra résolûment. L'esculape tourna la tête, ne parut nullement surpris de voir la jeune femme et lui dit avec empressement :

— Ah ! madame, que vous arrivez à temps ! les Pichel ont couru à la ville chercher les remèdes que j'ai ordonnés, il faut que je me rende à l'instant chez un paysan qui se meurt ; j'étais fort embarrassé de laisser là ce pauvre jeune homme, soyez assez bonne pour le veiller quelques instants, un quart d'heure, et je reviens.

Il sortit précipitamment sans attendre la réponse de la comtesse, et elle resta seule avec celui qu'elle aimait.

Le lit était dans un angle sombre où ne pénétrait pas les rayons de la veilleuse ; la jeune femme émue ouvrit les rideaux ; Lucien dormait, mais d'un sommeil pénible et fiévreux... Sa charmante tête pâle reposait sur les

oreillers ; sa respiration était sifflante et oppressée ; la main qui pendait hors du lit était sèche et brûlante ; l'autre, qu'il avait ramenée sur sa poitrine, était enveloppée de linges tachés de sang.

Caroline regarda longtemps, bien longtemps, cette pauvre main blessée ; ses yeux s'emplissaient de larmes en songeant que cet homme s'était battu pour venger une coquette qui se faisait un jeu de ses souffrances et de son amour.

Lucien ne bougeait pas, et la jeune femme, penchée sur lui, contemplait avidement les boucles de ces beaux cheveux châains, humides et défrisés par la moiteur de la fièvre ; ces yeux fermés, dont elle connaissait si bien l'expression à la fois mélancolique et fière ; ces lèvres minces et spirituelles ; cette peau fine et blanche, ce cou qui ressemblait à celui d'une femme ; et, devant toute cette distinction, toute cette grâce élégante, ce charme étrange que la fièvre et la souffrance rendaient plus touchants encore, Caroline se demandait comment il eût été possible de ne pas l'aimer, fût-il d'un rang mille fois inférieur à celui des Pichel.

Elle avait pris la main qui pendait hors du lit, elle la garda dans les siennes ; peu à peu elle la pressa plus fort. Lucien tressaillit faiblement, ouvrit les yeux et regarda fixement Caroline. Elle rougit et elle allait lui parler, lorsqu'elle s'aperçut qu'il avait le délire et qu'il ne la voyait pas. Ses yeux brillaient d'un éclat étrange, et le sang affluait à ses joues, si pâles un instant auparavant. Il regarda longtemps la jeune femme ; puis il lui dit doucement :

« C'est toi, Marthe ! te voilà, ma sœur chérie ! tu viens me sauver, n'est-ce pas ? Oui, nous allons partir ; emmène-moi, je ne veux plus la voir... Ne plus la voir, ajouta-t-il avec violence, elle... Caroline ? Non, c'est impossible, j'aime mieux mourir... Va-t'en, Marthe, laisse-moi près d'elle, je t'ai dit que je la haïssais ; eh bien, je l'adore ! Ô ma Caroline, que tu es belle ! que je t'aime !... Pourquoi toujours cette expression cruelle et moqueuse ?... Tu es donc de glace ?... Tu ne peux donc pas aimer ?... Oh malheureux, elle n'a pas d'âme !

Il sanglotait, il retombait sur l'oreiller, il appelait Marthe ; puis, un instant après, il appelait Caroline, il se rappelait sa lettre, elle lui avait dit :

« Je vous aime ; » et il lui donnait les noms les plus doux, les plus passionnés ; il étendait les bras, il voulait la saisir et la presser sur son cœur.

Elle, en écoutant pour la première fois l'aveu de cet immense amour, éprouva une joie ineffable ; elle vit enfin s'accomplir le rêve de toute sa vie ; l'amour qu'elle avait appelé de toute son âme se montrait à elle avec tous ses enivrements et toutes ses délices ; elle tenait toujours la main de Lucien, qui parlait encore à Marthe et qui lui disait la passion brûlante dont son cœur était plein pour Caroline.

Palpitante, troublée, éperdue, jalouse de cette Marthe dont le nom revenait toujours sur les lèvres de son amant, elle écoutait les souffrances de cet adorable cœur qui l'appelait et la repoussait tout à la fois.

— Ô Marthe ! sauve-moi ! disait-il en couvrant les mains de Caroline de baisers furieux.

Puis il criait :

— Caroline, Caroline, je t'aime !...

Il avait appuyé sa tête sur le sein de la jeune femme, et il répétait toujours :

— Je t'aime ! je t'aime !

Alors Caroline perdit la tête, et, prise à son tour de fièvre et de délire, elle s'abandonna aux baisers de Lucien, qui l'attirait sur son cœur, et elle posa ses lèvres sur les lèvres brûlantes du jeune homme...

Au même instant, elle entendit des pas dans l'escalier ; elle n'eut que le temps de se reculer derrière les rideaux ; le médecin rentra.

Il lui parla longtemps ; que lui dit-il ? Caroline n'en sut rien ; elle ne comprit pas davantage comment, quelque temps après, elle se retrouva chez elle dans son salon ; elle ignore ce qui s'était passé après le transport insensé qui lui avait un instant ôté la perception d'elle-même.

Elle ne se coucha pas, elle passa la nuit à penser à Lucien, à se dire qu'elle l'aimait, qu'elle en était ardemment aimée, et, sans réfléchir aux conséquences de sa passion, elle comprit que Mareuil allait devenir pour elle le paradis sur la terre.

Vers le matin seulement, elle songea à cette Marthe que Lucien appelait sa sœur et son ange gardien ; Caroline savait que le jeune homme était seul

au monde ; Marthe ne pouvait être que sa maîtresse. À cette idée, son bonheur s'envolait, et ses rêves d'amour et d'espérance s'éteignaient au milieu des larmes que faisait couler la jalousie ardente qui lui brûlait le cœur.

C'est égal, elle aimait maintenant, elle vivait, elle respirait, elle préférait ses larmes, sa jalousie, sa honte, ses souffrances d'aujourd'hui à la pâle et terne existence de la veille.

— Oui, disait-elle avec enthousiasme, je sens mon cœur qui se trouble, qui palpite ; mes joues se colorent, mon sang circule plus librement, le bonheur est à moi ! à plus tard les regrets, les convenances, la raison ; aujourd'hui, j'aime, et l'idée seule de le revoir, lui, me cause plus d'émotions enivrantes que je n'en ai eu dans tout le cours de ma vie ! Demain, je comprendrai peut-être ma folie et l'abîme vers lequel je cours ; mais, aujourd'hui, je suis grande et je triomphe, car aujourd'hui j'aime !

XIII

LUCIEN À CAROLINE

Caroline, je vous aime ! Je ne vous en écris pas davantage, parce que toutes les phrases du monde vous paraîtraient froides auprès de ce que vous devinez de mon amour pour vous ; je vous aime et je vous attends ce soir, puisque vous m'aimez aussi !

XIV

Quelques heures après, Caroline était chez Lucien ; assise à son chevet, les deux mains dans les siennes, elle lui parla ainsi :

— Je suis venue, Lucien, parce que je veux vous dire que je serai à vous quand vous le voudrez... Je vais vous donner une preuve de ma confiance et du changement qui s'est opéré en moi depuis que je comprends mon amour. J'étais une coquette sans cœur ; lorsque je vous ai rencontré, je n'ai eu qu'une pensée : me faire aimer de vous par vanité, par désœuvrement. Aujourd'hui, je vous aime de toute mon âme, de toute ma personne ; je suis venue pour me donner à vous ; et, je vous le dis sans rougir, l'âme pleine d'orgueil et de bonheur ; car, sachez-le bien, Lucien, j'ai une trop haute estime de moi pour croire que vous ayez pensé qu'on pouvait me séduire ; je sais ce que je vaudrais, et c'est pour cela que je viens vous donner ma vie, mon honneur, mes forces contre vous-même... Ai-je besoin d'ajouter qu'aujourd'hui, comme dans dix ans, je serai trop heureuse de m'appeler Caroline Pichel ?...

— Ô ma chère bien-aimée ! disait Lucien éperdu et transporté devant ce pur et grand amour, c'est donc vrai que tu m'aimes et que tu consentirais à être à moi ! Tu es une héroïne de l'amour ; tu es digne d'aimer et de souffrir ; mais tu ne sais pas, ma noble amie, que tu es aussi en sûreté près de moi qu'un enfant près de sa mère ; jamais je n'accepterai ton sacrifice, et, quant à t'épouser, ma Caroline...

— Eh bien ? fit-elle anxieuse.

— Il est une mésalliance plus forte que celle d'une femme titrée avec un homme de cœur privé de particule ; c'est celle de l'amour avec le mariage.

Caroline sourit doucement.

— Cher poète, dit-elle, je me charge de vous faire bientôt changer d'avis.

— Écoute, dit Lucien qui parut prendre tout à coup une résolution subite. Caroline, tu consens à te donner à moi, parce que je suis Lucien Pichel ; tu consens aussi à te mésallier pour me prouver que tu m'aimes... Si, au lieu d'être Pichel, le neveu de tes régisseurs, j'étais le comte Lucien de Mareuil, par exemple, tu ne m'aurais pas proposé de faire ce sacrifice, parce que tu l'aurais jugé inutile ?

— Lucien, vous vous trompez, répondit Caroline en rougissant de se voir devinée.

— Eh bien, ma chère âme, je suis le comte Lucien de Mareuil ; je suis le fils de l'ancien propriétaire du château que tu habites.

— Ah !... fit la jeune femme en sautant sur ses pieds.

Puis, troublée et honteuse, elle fit le tour de la chambre, alla s'accouder sur la fenêtre ouverte, et revint près de Lucien, qui suivait des yeux chacun de ses mouvements avec inquiétude.

— Ami, veux-tu de moi ? dit-elle d'une voix ferme, ta maîtresse ou ta femme ! Je t'aime !

Pour toute réponse, le jeune homme lui entoura la taille de ses deux bras, et la pressa doucement contre son cœur.

— Merci, dit-il, pour le sacrifice que tu veux me faire ; mais j'en demande un plus grand encore.

— Parle, je suis prête.

— Eh bien, je veux que le monde te croie ma maîtresse ; je veux que nous partions ensemble, et pourtant je ne veux pas que tu sois à moi avant d'être ma femme ; dis, consens-tu ?

— Je t'obéirai en tout, Lucien.

— Dans un an, nous reviendrons dans notre cher Mareuil, et alors je serai le plus heureux des hommes si tu consens à accepter mon nom.

— Mais pourquoi tout cela ? dit Caroline un peu rêveuse.

— Ma chère bien-aimée, un bonheur trop aisément obtenu me fait peur : il ne peut pas durer. L'amour, comme le froment, veut être déposé dans un cœur labouré par les souffrances, dans une terre déchirée par le soc de la douleur. C'est ce labourage seul qui le féconde et le fait vivre.

— Ah ! je comprends, Lucien, dit vivement Caroline, tu veux qu'avant de jouir de notre amour, nous nous déchirions le cœur... Tu veux passer par la douleur pour arriver au bonheur infini, aux extases célestes... Ah ! mon ami, ajouta-t-elle avec un cri de doux reproche, je t'aime plus que tu ne m'aimes ; car mon amour est capable de résister aux mornes sérénités d'une lune de miel éternelle... Mais enfin tu penses en poète, et cette idée d'acheter le bonheur par la souffrance me sourit. Quant au sacrifice de mon honneur, je vais passer la nuit à tout préparer pour mon départ, et demain nous serons loin... Oui, oui, continua-t-elle, s'exaltant davantage à mesure qu'elle parlait, tu sais aimer, toi ; tu me donnes une grande leçon. Je serai digne de ton cœur, je serai ta maîtresse aux yeux du monde qui dira que M. de Mareuil a enlevé madame de Sohant... Or, se laisser enlever, pour une femme libre, c'est plus humiliant que pour une femme mariée. Une femme mariée qui ne peut rompre sa chaîne, s'y soustrait, cela s'explique ; une femme libre que l'on peut épouser, et que l'on enlève, laisse croire d'elle que son amant ne la juge pas digne de porter son nom.

— Et cette humiliation ; tu l'acceptes ?

— Ne te l'ai-je pas dit ? nous partirons demain.

— Et tu consens aussi à subir toutes les tortures de l'amour illégitime sans en avoir les enivrantes délices ?

— J'y consens ! bien plus, tu garderas ton nom de Mareuil ; je garderai le mien de comtesse de Sohant. Aux yeux des étrangers mêmes, je serai ta maîtresse et non pas ta femme.

Et elle fondit en larmes.

Lucien prit dans ses bras cette tête charmante baignée de pleurs.

— Caroline, dit-il, j'accepte ton sacrifice ; c'est à mon tour de te prouver combien je t'aime. Crois-moi, ce temps d'épreuve nous comptera pour le bonheur.

— Cependant, Lucien, dit naïvement la pauvre jeune femme, nous pourrions être si heureux tout de suite !

— Quoi ! tu regrettes déjà ?...

— Non, non, dit-elle vivement et en rougissant ; demain, nous serons loin.

En ce moment, la mère Pichel entra. Caroline lui demanda en riant la main de son neveu, et raconta à la bonne femme tout ébahie ce qui venait de se passer. La vieille Jeanne pleura d'aise en apprenant que le cher enfant qu'elle avait vu naître était aimé de la belle comtesse ; il n'y eut que le grand sacrifice qu'elle ne comprit point ; elle ouvrit de grands yeux étonnés lorsqu'on lui parla de départ pour le lendemain et de mariage à un an de là ! Elle songeait que la chapelle eût été vite parée, que M. le curé eût été heureux de bénir ce beau couple, et qu'ils eussent tout aussi bien voyagé le lendemain des noces ; mais elle était simple et ignorante, la vieille femme, et elle n'avait nulle idée de la façon dont aiment les poètes et les amants idéalistes ; elle ignorait que s'épouser, c'était mettre l'éteignoir sur le flambeau du dieu, et que le bonheur de la possession n'était pas l'idéal que rêvait l'âme de Lucien, altérée d'amour pur et de platonisme.

XV

Les deux amants partirent en effet le lendemain, et arrivèrent à Gênes dans tout le bonheur de l'amour et de l'exaltation ; ils s'aimaient, ils étaient libres, et ils n'étaient pas l'un à l'autre. Lucien transporté passait sa vie aux pieds de Caroline ; il lui faisait des vers, il en faisait à la lune, aux étoiles, à l'Italie. Il disait à la jeune comtesse que le supplice auquel ils s'étaient volontairement soumis était un bonheur étrange et divin, une source de jouissances mystiques que seuls pouvaient comprendre les martyrs embrasés qui offraient à Dieu leur cœur couronné par le saint amour. Il comparait son amie à sainte Thérèse, répandue aux pieds du Sauveur, dans ses longs ravissements, lorsqu'elle offrait son âme saignante à son divin amant.

Caroline s'exaltait aux tirades harmonieuses de Lucien ; son âme tendre s'abandonnait avec délices à ses malsaines théories. Trop éprise pour s'apercevoir que tous les deux faisaient fausse route, elle remerciait naïvement son amant de lui faire comprendre ce sublime et charmant amour.

— Je souffre, lui disait-elle quelquefois, mais ma souffrance m'est si chère, que je la préfère à toutes les joies, à tous les bonheurs du monde ; la souffrance qui vient de toi, Lucien, est une jouissance dont mon cœur est avide, et qu'il aspire avec délices.

Le jeune comte ne lui répondait que par des baisers et des caresses, et lui faisait entrevoir le bonheur qui les attendait dans un an.

Un soir, ils prirent une barque et allèrent faire une promenade en mer. On respirait cet air enivrant de la terre d'Italie qui est toute une révélation, tout un poème d'amour. Il faisait presque nuit, pourtant on distinguait encore quelques voiles blanches qui rentraient lentement au port. Tout était calme

et silencieux ; on n'entendait d'autre bruit que le chant guttural et doux sortant des barques de pêcheurs qui frôlaient celle des deux jeunes gens. Lucien avait entouré Caroline de ses deux bras ; elle sentait son souffle embrasé passer sur ses épaules nues ; par moments, il la prenait sur son cœur avec passion, puis il s'éloignait brusquement et essayait de causer avec une indifférence que démentait le tremblement de sa voix et de tout son être. C'était une de ces soirées qui font rêver à l'amour, à la jeunesse, au bonheur d'être deux ; seuls dans cette petite barque qui glissait mollement sur ces belles eaux bleues, ils étaient seuls sur la terre. Lucien, assis à côté d'elle, couvrait ses mains et ses bras de baisers ; elle avait la tête appuyée sur l'épaule de celui qu'elle aimait ; elle sentait les magnétiques effluves qui jaillissaient de ses cheveux.

Ils restèrent ainsi longtemps sans plus se rien dire ; ce qu'ils éprouvaient, ils ne pouvaient l'exprimer par de simples paroles.

Le ciel, la terre et la mer semblaient se mêler à leur tendresse et l'accompagner comme le chœur accompagne un duo d'amour. Un tableau plein de calme, de grandeur et de poésie, se déroulait sous leurs yeux. Les eaux endormies prenaient des teintes d'indigo lamées d'argent ; les collines, chargées de palais de marbre, se perdaient dans les brumes du crépuscule, les arbres aux longues ombres frissonnaient sous le souffle du soir ; toute cette nature, noyée dans les clartés d'une nuit d'Italie ; la lune qui se levait, éclairant le couvent de Santo Thomaso, sur la blancheur duquel se découpait l'ombre bleuâtre d'un caroubier ; les hautes murailles de marbre dont la mer basse et transparente léchait le pied ; le ciel si profond, si bleu, si pur ; les belles lignes des montagnes ; les villas perchées sur leurs sommets onduleux ; la ville des palais s'élevant en amphithéâtre ; les parcs peuplés de statues ; les coupoles au-dessus des terrasses ; tout cela formait un spectacle enchanteur et nouveau pour la comtesse enthousiasmée. Le ciel avait l'air de sourire ; la mer caressait amoureusement la barque, avec un petit clapotement argentin, comme le mystérieux appel d'une langue discrète ; la terre semblait gémir doucement, et les collines s'arrondissaient comme des seins gonflés de soupirs.

En ce moment, une barque qui nageait rapidement sous les efforts de quatre rameurs, passa tout près de celle où se trouvaient Lucien et Caroline. Un jeune homme qui était assis à l'arrière de cette barque, se leva en

apercevant les deux amants. Caroline, appuyée sur Lucien, se rejeta vivement en arrière ; puis, honteuse et troublée, elle leva les yeux sur l'étranger, qui la regardait avec une expression singulière.

Il la salua ; il l'avait reconnue ; elle le reconnut aussi : c'était Gaston de Charly.

La barque allait avec une telle rapidité, que bientôt ils la virent s'enfoncer dans l'ombre... Tout à coup, une voix pure, jeune, ardente s'éleva de la mer ; c'était celle de Gaston.

Il chantait cette mélodie populaire qui, un soir, causa tant d'émotion à la jeune femme de Marino Faliero.

Ah ! senza amare
Andare sul mare
Col sposo del mare
Non più consolare

Ce cri pénétrant de jeunesse et d'amour, s'élevant au milieu du silence et des douceurs de la nuit, envahit à la fois le cœur et les sens de la jeune comtesse. Sans trop se rendre compte de ce qu'elle éprouvait, elle se jeta dans les bras de Lucien en s'écriant :

— Écoute, écoute, c'est l'amour qu'il chante ! ô douces émotions ! saintes ardeurs ! nobles enthousiasmes ! après vous avoir goûtés, nous pouvons mourir, nous avons vécu, nous avons aimé !

Lucien ne répondit pas ; il lui sembla qu'un fer aigu venait de lui traverser le cœur, il était jaloux ! jaloux de cet élan auquel s'était laissé emporter Caroline à la voix de Gaston. Alors il ressentit contre elle un mouvement de colère et de haine, et, se cachant la tête dans ses mains, le pauvre enfant fondit en larmes.

La comtesse, étonnée, inquiète, le suppliait de s'expliquer. Honteux de sa faiblesse et d'un mouvement de jalousie que rien ne justifiait, Lucien mit sur le compte de son amour, de ses nerfs et de cette belle nuit l'émotion qu'il éprouvait.

La jeune femme n'insista plus, et peu à peu elle tomba dans une profonde rêverie.

Lucien la contemplait avec abattement.

— Il y a quelques jours, se disait-il, elle m'eût deviné. Oh ! les femmes ! les femmes ! toutes les délicatesses de l'âme, toutes les extases poétiques d'un cœur dévoué, toutes les ivresses de la passion la plus pure, tout cela produit moins d'effet sur leur cœur que ce qui parle à leur imagination ! Une note de musique vibrant dans l'air va vous livrer la femme qui aura résisté à la plus ardente passion chastement exprimée. Hélas ! pauvres dupes que nous sommes, nous cherchons à faire aimer l'amant... un rien, un accident imprévu va leur faire aimer l'amour.

XVI

GASTON DE CHARLY AU GÉNÉRAL DE BLAISARD

Ma foi, mon cher oncle, vous allez rire ; j'ai trouvé une occasion de prendre ma revanche.

J'ai rencontré nos amoureux à Gênes, un soir, en bateau. Je les ai fait suivre et j'ai appris que, depuis huit jours, nous habitons le même hôtel sans nous en douter.

Je me suis présenté chez madame de Sohant qui, un peu embarrassée d'abord, s'est vite remise et m'a fait un accueil fort aimable, trop aimable même pour une femme qui voyage avec celui qu'elle aime ; Lucien l'ennuierait-il déjà ?

Toujours est-il que je suis au mieux avec mes tourtereaux ; nous causons poésie, amour pur ; je montre le blanc de mes yeux, je soupire, je suis des leurs.

Une chose à laquelle vous croirez difficilement, mon cher oncle, et qui pourtant est exacte, c'est que Caroline n'est pas à Lucien. Je l'ai vu tout de suite, moi, et j'en ai parlé habilement à la belle comtesse.

— Comment avez-vous deviné cela ? me dit-elle.

— Bon ! lui répondis-je, est-ce que je ne connais pas Lucien ; c'est un rêveur, il n'a jamais aimé, il a un amour à la Werther, à la Saint-Preux ; cet amour qui se repaît d'impressions douces, romantiques, qui ouvre l'âme à la poésie, au clair de lune, à la beauté des bois. Il n'aime pas la femme pour elle-même, il l'aime pour son cadre, pour son théâtre. Il parle trop, son amour... Lorsqu'on aime une femme, comtesse, on reste interdit auprès

d'elle, on ne sait que lui dire ; et l'on n'est nullement honteux de cet embarras, car il est la source du bonheur.

Je lui tenais la main, je la portai à mes lèvres ; elle frissonna, et la retira vivement.

Ce jour-là, Lucien rentra mal à propos.

Je ramènerai cette petite Caroline à des idées plus saines ; elle a des dispositions. Elle peut rêver avec Lucien ; qu'il garde son âme : moi, je ne saurais qu'en faire ; mais elle est femme et elle peut vivre avec moi.

Hier, nous avons été, par le plein soleil, nous promener en bateau. C'était magnifique ! il n'y avait rien que le ciel et l'eau. La ville s'estompait au loin derrière une gerbe d'or sans accuser aucun de ses détails. On ne voyait que cette atmosphère de la Méditerranée, atmosphère bleuâtre et dorée, lumineuse et tiède, faite de l'azur de l'eau, de l'azur du ciel, des rayons du soleil et de la réverbération de la mer sans aucun mélange des lourdes teintes du sol. Nous étions au milieu d'un air visible, fluide, transparent, argentin, opalin, qui semblait pénétrer dans nos veines et les faire battre plus vivement. Lucien chanta une romance mélancolique et pleine de rêverie.

— Oh ! lui dis-je, ce que vous chantez là serait bon à chanter la nuit, au clair de lune, dans quelque forêt d'Allemagne ; mais ici, au soleil, en Italie, avec du feu sur la tête et du feu dans les veines... allons donc !

Et je me mis à chanter une ardente chanson d'amour vénitienne, une chanson pleine de passion, d'ivresse sensuelle, de brûlants désirs. J'avais l'air de ne pas regarder Caroline ; mais, du coin de l'œil, je suivais tous ses mouvements ; je voyais qu'elle était émue, que sa poitrine se soulevait d'un mouvement plus précipité... Elle rougissait, puis elle pâlisait... Et, voyez-vous, mon oncle, je sais mes femmes sur le bout du doigt, une femme qui rougit va se défendre, une femme qui pâlit est à vous.

Mais nous n'en sommes pas là ; Lucien était avec nous ; il avait l'air dépité, il sentait bien qu'il avait manqué son effet.

Nous abordâmes du côté de Saint-Pierre-d'Arona, suivant deux grandes barques à voiles vermeilles qui laissaient traîner dans la mer des filets émaillés de lumière, et nous revînmes à pied jusqu'à Gênes.

Sur la route, inondée d'une lumière torride, impitoyable, aveuglante, cheminait, soulevant la poussière, un grand troupeau de moutons et de chèvres ; le bouc marchait en tête, fier comme Jupiter Ammon sous son diadème de cornes recourbées ; les bergers, juchés sur leurs mulets aux têtes historiées de pompons et de fanfreluches, dominaient cette foule trotte-menu qu'activait de grands chiens empressés, inquiets, d'une turbulence intelligente.

Je donnais le bras à Caroline et, de plus en plus, je serrais sa main contre mon cœur. Elle ne disait rien ; mais elle était troublée, émue. Moi, je lui parlais par mes tressaillements, par les battements de mon cœur, par le fluide ardent qui courait de moi vers elle.

En passant devant le troupeau, je lui montrai le bouc triomphant, et je risquai une grosse et triviale plaisanterie de vaudeville.

En tout autre temps, cette sottise, que je n'eusse peut-être point osé dire eût fait rougir Caroline ; cette fois, elle ne pensa pas à rougir, mais elle se mit à rire aux larmes, d'un rire nerveux et comme involontaire. Lucien, qui était resté en arrière, se rapprocha et lui demanda ce qui la faisait rire.

— Oh ! rien, dit-elle ; c'est Gaston qui me raconte des cancans de Paris.

Ce mensonge me plut.

— Il y a déjà un mystère entre nous, pensai-je ; je suis en bon chemin.

Le soir, nous devions nous retrouver au bal chez la princesse Amalfi. Caroline me promit de valser avec moi.

Le bal de la princesse était fort beau. Le palais Amalfi ruisselait de lumières. Les jardins étaient éclairés par une illumination de lanternes chinoises qui répandaient partout une clarté douce et discrète. La princesse s'était emparée de Lucien, pour qui elle semblait éprise d'un caprice impatient. Caroline venait de danser un quadrille ; je m'approchai d'elle et je lui offris de faire un tour dans les jardins ; elle accepta.

Je sentais combien il fallait de précautions pour ne pas effaroucher cette nature délicate ; Caroline est la vertu même : jamais je ne la séduirai en m'adressant à son esprit ou à son âme ; ses sens seuls peuvent me la livrer.

Nous arrivâmes sur la terrasse, d'où l'on découvre la ville et la mer. Je me mis à lui parler des beautés de nature et de la grandeur de Dieu.

Ne riez pas, mon oncle, la dévotion est une très-bonne alliée de la galanterie. Toute femme a besoin qu'on l'entretienne d'un amour.

J'aurais effarouché Caroline en lui parlant du mien ; je n'aurais pas fait mon affaire en lui parlant de celui de Lucien. Je lui parlai de l'amour de Dieu, dont elle ne devait pas se méfier. L'amour divin est celui qui convient le mieux à ces natures ; au lieu de refroidir leur tendresse, elle l'échauffe. Caroline prenait un plaisir infini à cet entretien ; elle répondait avec une grâce expansive aux mots ardents que je lui soufflais à l'oreille en parlant du ciel... Peu à peu mes bras avaient fini par entourer sa taille ; nous parlions comme si nous n'avions pas été seuls.

Tout à coup elle tressaillit, se réveilla comme d'un rêve, et, s'éloignant de moi précipitamment, elle courut à la rencontre de Lucien, qui nous cherchait.

Elle lui prit le bras, lui dit qu'elle était un peu souffrante et qu'elle désirait quitter le bal tout de suite.

Mais, j'en suis sûr cette fois, en s'en retournant, ils n'auront pas parlé d'amour.

Laissez faire, mon cher oncle ; votre coquin de neveu soufflera cette charmante femme à ce nigaud. Je ne perds pas mon temps à soupirer, moi ; je vais droit au but, droit à l'amour ! Je l'ai rencontré dans les yeux de Caroline ; elle m'appartiendra. La belle enfant est plus sensible aux désirs qu'elle a éveillés dans mon âme qu'aux sentiments qu'elle a inspirés à l'autre. Où Lucien, le maître cependant, échoue avec ses soupirs et ses façons allemandes, je réussirai, moi, avec ma jeunesse et mes manières françaises.

GASTON.

XVII

Le lendemain, Lucien demanda à Caroline la permission de lui amener un de ses amis d'enfance qu'il venait de rencontrer sur le bord de la mer ; c'était un artiste célèbre, un sculpteur, Georges Lemiet, enfin. La comtesse le connaissait de réputation, et, sans beaucoup aimer son talent, qu'elle trouvait un peu froid, elle admirait très-franchement le fini et la pureté de ses œuvres, et souvent elle avait passé de longues heures, à regarder ces belles statues si simples, si correctes et d'une irréprochable pureté de lignes. Elle fut donc enchantée de voir de près le grand artiste. Puis, sans se l'avouer à elle-même, elle n'était pas fâchée de donner un nouvel aliment à son imagination, occupée de Gaston plus qu'il n'était nécessaire ; son cœur était bien toujours tout entier à Lucien ; mais Gaston, jeune, ardent, plein de gaieté, de bonne humeur, l'amusait et l'intéressait. Quand il parlait avec indignation des rêveries et de ce qu'il appelait les nébulosités de Lucien, Caroline ne pouvait s'empêcher de sourire et de s'avouer que tout cela pouvait bien en effet être un peu ridicule ; elle n'arrêtait plus les plaisanteries de Gaston ; peut-être trouvait-elle qu'il avait le droit de rire franchement de la position équivoque où l'avait placée l'amour de Lucien.

La comtesse attendait donc Georges Lemiet avec impatience. Redevenue Parisienne jusqu'au bout des ongles, elle fit une toilette charmante, pleine d'élégance et de goût, tenant à honneur de paraître jolie à un compatriote. Pourtant le sculpteur avait la réputation d'être peu aimable ; on ne parlait pas de ses histoires galantes ; on disait qu'il ne recherchait ni ne fuyait les femmes, qu'il les prenait simplement pour ce qu'elles valent, ne leur demandant rien et leur étant par cela même très-reconnaissant du peu qu'elles lui donnaient.

Caroline reçut gracieusement le grand artiste ; ils causèrent beaux-arts, peinture, littérature, théâtre ; ils parlèrent de l'Italie et surtout de Paris,

qu'ils regrettaient tous les deux. La conversation engagée, Lucien, qui avait un rendez-vous, sortit et laissa les deux jeunes gens seuls.

Georges causait spirituellement et d'une façon charmante ; il regardait cette adorable femme qui parlait bien, riant d'un rire doux qui éclairait son jeune visage ; il était flatté de s'entendre louer par elle ; il la regardait, l'analysait, et se laissait gagner par le charme de son esprit et de son fin sourire.

Il avait de trente à trente-cinq ans ; au premier abord, on lui en eût donné moins ; mais, à bien l'examiner, il paraissait en avoir davantage. Quelques cheveux gris couraient çà et là dans les mille boucles de sa chevelure brune. Ses yeux, noirs, tristes et un peu mornes, s'allumaient rarement et ne paraissaient refléter que des pensées sérieuses. Le front était carré, intelligent ; le visage allongé ; une moustache plus pâle que les cheveux cachait des lèvres rouges, fines et serrées ; le sourire était charmant, un peu grave, mais plein de bonté ; les gestes étaient non-chalants, doux, gracieux, féminins même, les mains étaient superbes, de vraies mains d'artiste, tout un poème de travail, de persévérance et de lutte. Il était de taille moyenne, délicat et maigre.

Caroline vit tout cela d'un seul regard jeté sur lui. Il lui fut sympathique tout de suite ; mais ce qu'elle aima tout d'abord, ce furent ces yeux intelligents et clairs, qui se fixaient tout droit sans biaiser, sans chercher, reflétant une âme honnête, un esprit calme et un jugement sain.

Il ne resta pas bien longtemps ; la jeune femme ne le laissa partir que sur la promesse qu'il lui fit de venir dîner chez elle à quelques jours de là.

— Je sais combien le comte de Mareuil vous aime, ajouta-t-elle, et je me fais une fête de la reconnaissance qu'il va m'avoir.

Elle lui tendit la main en rougissant un peu ; il porta respectueusement à ses lèvres cette petite main qui lui arrivait sincère et amicale.

Georges avait un très-grand talent ; il se dégageait de sa sculpture un de ces parfums qu'exhalent les cœurs sincères. Quoiqu'il eût une érudition profonde, il donnait pourtant à ses sujets une grande simplicité et une tournure très-neuve ; de tout cela il résultait une impression qui n'était pas celle de la vérité vulgaire, mais celle d'une vraisemblance idéale, d'une

réalité facile et vraie. C'était un artiste sérieux qui chérissait son art et qui, bien plus encore, le respectait.

Le jour où il vint dîner chez Caroline, il y avait une dizaine de convives seulement : Lucien, Gaston, quelques jeunes filles italiennes et la marquise Bertinati, une amie de la comtesse de Sohant.

Le dîner fut gai et animé ; en Italie, l'amour est un sujet de conversation auquel on revient toujours. Faire l'amour ou en parler, c'est l'unique occupation des Italiennes. On parla donc de l'amour ; Lucien et Gaston firent assaut de phrases.

Pour Lucien, la femme n'était pas une femme ; c'était la fille des vapeurs, des torrents, des froides haleines, une willi, marchant sur les nuages, glissant sur les abîmes, montant dans un rayon lumineux au milieu des atomes légers.

Pour Gaston, au contraire, la femme n'était pas un esprit ; à peine avait-elle une âme. Elle était vivante en chair et en os, avec des yeux trop vifs, avec des sourcils trop noirs, éclatante de tous les feux du jour, amoureuse, terrestre, ardente et passionnée pour les fêtes positives de la jeunesse.

— Vive l'Italie ! dit-il avec enthousiasme ; vive cette terre privilégiée, où les femmes sont des fleurs humaines, comme il en croit dans les pays du soleil, des roses et des rossignols ; une sorte de mystère sauvage représenté par un corps lumineux et des regards profonds ; des oiseaux de contes de fées dont le ramage répond au plumage ; quelque chose enfin d'adorable et de piquant ! Encore une fois, vivent les femmes ! Et vive l'Italie, où chacun ne relève que de Dieu, et d'où sont bannis les mensonges sociaux et les convenances hypocrites !

Tous se mirent à rire ; George seul regardait Gaston avec attention et haussait légèrement les épaules.

Caroline s'en aperçut.

— Et vous, monsieur Lemiet, lui demanda-t-elle, quelle est la femme que vous aimez le mieux ?

— Oh ! madame la comtesse, je n'ose pas dire ma pensée ; ces messieurs riraient trop de moi, et je vous ferais pitié.

— Parlez, parlez, je vous en prie ! s'écria Caroline très-intriguée. Ces messieurs vous promettent de garder leur sérieux.

— Allons, artiste, tu dois être de mon avis ? dit Lucien.

— Non, non, répondit Gaston ; c'est justement parce que monsieur est artiste qu'il doit penser comme moi.

— Je vous demande pardon à tous deux, messieurs, dit doucement George ; mais je ne vois point la femme comme vous la voyez l'un et l'autre. Celle que je rêve, — et ceci va vous paraître bien étrange, justement parce que je suis artiste, — celle que je rêve doit être une femme du monde intelligente ; mais, avant tout, elle doit avoir une qualité que notre langue française exprime si bien : elle doit être femme de ménage.

Tous se récrièrent ; les femmes, à l'exception de Caroline, qui écoutait attentivement et sans sourire, se voilèrent les yeux avec des gestes d'horreur. Gaston rit aux éclats ; Lucien sourit de pitié.

— Oui, mesdames ; oui, messieurs, reprit l'artiste avec sang-froid, elle doit être femme de ménage. Je suis très-poétique, moi ; j'ai la poésie du foyer, le lyrisme du pot-au-feu. J'ai la faiblesse de croire que l'existence domestique peut occuper les instants d'une femme sans absorber ses idées ; que la culture des sentiments moraux ne force pas à sacrifier la culture de l'intelligence. Je crois que la femme de ménage n'apprend pas à étouffer ses impulsions et ses affections naturelles ; qu'elle conserve, au contraire, plus d'individualité ; qu'elle mêle spontanément la poésie de l'âme aux réalités de la vie commune ; qu'elle a une simplicité attractive, une fraîcheur de sentiments qui charme. Certains détails d'une trivialité adorable vont bien avec cet élément nouveau de la poésie du dix-neuvième siècle, cette rêverie touchante, cette agitation mélancolique et fiévreuse que l'on trouve dans Chateaubriand, dans Goethe, dans George Sand, dans Lamartine. La *Lolotte* de Werther coupant des tartines de beurre, dont la vue fait fondre en larmes son amant, ce n'est là ni une parodie ni une plaisanterie, et rien n'est plus poétique que cette alliance de la sensibilité et d'un détail de la vie réelle. Pour moi, je n'aime pas plus une femme poétique qu'une femme philosophe. La femme doit inspirer toute poésie et ne pas en faire ; elle est créée pour mettre les philosophes au désespoir et non pour philosopher. Vous, monsieur de Charly, vous voulez faire de celle que vous aimez votre

maîtresse ; vous, mon cher Lucien, vous en faites une idole à qui vous ne parlez qu'à genoux. Moi, de celle que j'aimerai, qui sera la mère de mes enfants, je veux faire mon amante, ma maîtresse, ma femme, mon égale, ma compagne, mon amie. Voilà ma manière de voir ; vous pouvez en rire, vous ne m'y ferez rien changer.

— Moi, je ne ris pas, monsieur, dit Caroline vivement émue, et je pense que vous venez de parler en honnête homme et en homme de cœur.

— C'est égal, dit Gaston, voilà, pour un artiste, une singulière façon de comprendre la femme.

— C'est là la grande erreur, monsieur, répondit George ; c'est justement parce que je suis artiste que je me plais à chercher le beau côté, c'est-à-dire le côté vrai des choses de ce monde. J'aime la raison, la raison saine, sensée, et je suis, avant tout, pour la vérité. La vérité est le soleil qui dissipe à midi les humides brouillards du matin. On ne s'aperçoit de rien tant que le poétique dure ; mais, un beau jour, la désillusion arrive tout d'un coup et nous envahit par tous les côtés à la fois. Moi aussi, dans ma première jeunesse, j'ai été égaré un instant par les charmes d'un lyrisme que je ne comprendrais plus aujourd'hui ; mais enfin, après des luttes très-pénibles, je l'avoue, j'en suis venu à voir vrai. Tout arrive et finit bien pour celui qui sait se guider et se vaincre. Nous vivons, du reste, dans un temps où les hommes vous tiennent compte des efforts et des luttes, et où ils comprennent que l'art élevé n'est pas mort en France parce qu'il y a des chemins de fer.

— Oui, cela t'est facile, à toi, de voir les choses ainsi, dit Lucien, avec ton esprit très- fort, ton grand bon sens et ta volonté qui domine tout ; mais nous, pauvres fous, nous nous jetons à corps perdu dans toutes les illusions et les rêves de la vie, et, chaque jour, nous nous heurtons douloureusement contre de froides réalités que nous n'avions pas prévues.

— Je te répondrai que c'est ta faute, et je te le prouverai, dit Georges ; mais pas aujourd'hui, ajouta-t-il en souriant, je craindrais d'ennuyer ces dames, et il me semble que j'ai déjà assez étrangement abusé de l'indulgence avec laquelle on écoute un nouveau venu.

Les dames se récrièrent ; on se leva de table ; Georges offrit son bras à la comtesse, qui paraissait toute rêveuse ; elle tressaillit vivement.

— Vous paraissez bien préoccupée, madame ? dit l'artiste.

— Moi, monsieur ? fit Caroline en rougissant, nullement...

Ils firent quelques pas vers le salon, où déjà étaient entrés les autres convives.

— Eh bien, oui, dit-elle tout à coup en s'arrêtant, je suis préoccupée et triste sans savoir pourquoi ; ce sont vos paroles à propos des femmes qui m'ont si vivement frappée. Oui, je le crois aussi, monsieur, vous êtes dans le vrai ; celle que vous aimerez, vous la conduirez dans le chemin de la vérité ; elle trouvera en vous son amant et son maître... Hélas ! moi aussi, il m'aurait fallu...

Elle n'acheva pas, et entra dans le salon en proie à une agitation extraordinaire. Georges, de son côté, vivement ému, la suivit tout pensif.

— Ah ! se dit-il en regardant alternativement Lucien et Gaston, je comprends maintenant, et j'ai eu tort de parler... Pauvre et charmante femme ! continua-t-il en regardant tristement Caroline, devenue tout à coup d'une gaieté folle, il lui faudra donc choisir entre ce rêveur ou ce fat matériel !

Tout le reste de la soirée, il ne détacha plus les yeux de dessus la jeune comtesse, et, lorsqu'il prit congé d'elle après lui avoir dit : « À demain ! » il sentit un certain frisson qui lui passait de la tête aux pieds.

— Allons donc ! se dit-il, est-ce que moi aussi je vais roucouler comme ces deux damoiseaux ? Si je le croyais, je partirais tout de suite !

Puis il ajouta froidement :

— Je ne crains rien, parce que je suis de ceux qui peuvent ce qu'ils veulent.

Et il rentra chez lui en songeant involontairement à ces grands yeux bleus humides qui avaient eu une expression si singulière lorsqu'elle avait dit : « Celle que vous aimerez trouvera en vous son amant et son maître. »

XVIII

Le lendemain, Caroline fit prier Lucien de passer chez elle avant que de sortir.

Le jeune homme la trouva assise, un livre sur les genoux ; elle était pâle, et ses yeux, rouges encore, trahissaient des larmes récentes.

— Qu’as-tu, ma Caroline ? s’écria Lucien, inquiet et troublé. Au nom du ciel, qu’arrive-t-il ?

— Je vais te le dire, Lucien, répondit la jeune comtesse en feignant une assurance que démentait le tremblement de sa voix ; je vais te le dire franchement, et tu sauras d’où vient mon agitation, d’où vient ce je ne sais quoi qui me bouleverse et me rend si différente de moi-même. Tu m’adores, je le sais ; loin de moi donc l’idée de t’accuser, de te blâmer, mon adoré rêveur ; non, la faute en est aux événements, à notre pauvre nature... Tu as compris où je veux en venir, n’est-ce pas, Lucien ? Toi aussi, tu te dis que cette situation ne peut se prolonger plus longtemps.

— Chère Caroline, tu veux...

— Attends, dit-elle, ne m’interromps pas ; je n’ai pas tout dit encore. C’est moi, Lucien, qui viens te tendre cette main que tu ne veux que dans quelques mois, et qu’il faut que tu prennes sans prolonger les dures épreuves que nous nous sommes si follement imposées. Le monde a raison, et nous sommes des insensés d’avoir repoussé le bonheur qui s’offrait à nous avec toutes les joies, tous les enivrements de l’amour heureux et légitime, de cet amour qui vit fièrement au grand jour, et que le monde consacre et applaudit. Notre position, dont nous étions si fiers, m’apparaît aujourd’hui dépouillée de tout son prestige, de tout son romanesque enthousiasme. Descends en toi-même, interroge ton cœur, et dis-moi s’il ne te crie pas comme à moi que nous offensoons la morale et la nature... Non,

non, continua-t-elle d'une voix forte et assurée, plus de rêves énervants, plus de vague poésie. Je veux un amour sain, profond, légitime, sans restriction et sans mesure ; je veux un amour qui me régénère et me purifie des misères de cette passion fausse et débile, de ce platonisme dans lequel mon âme flotte et défaille. Marions-nous, Lucien ; enferme ta femme dans ton âme, et que notre retour aux idées vraies et sérieuses nous console de nos souffrances et nous relève à nos propres yeux.

— Caroline, s'écria Lucien en se jetant aux pieds de la jeune femme, je suis ton esclave. Tu ne veux pas continuer l'épreuve commencée ; finissons donc. Je suis prêt aussi ; en tout et toujours, je veux t'obéir.

— Arrêtez, Lucien, dit Caroline en pâlisant. Obéir, dites-vous, obéir ? Nos cœurs ne battent donc plus ensemble ? Nous avons donc deux âmes à nous deux, peut-être davantage ?... Car je m'en sens deux quelquefois : celle qui ne vit que pour vous, et celle qui se révolte contre vous... Obéir !... Je vous offre ma main ; je vous dis que je souffre, et je vous trouve prêt à obéir... Oui, vous avez raison, l'épreuve n'est pas complète ; attendons encore.

Lucien allait répliquer et se justifier, lorsque la porte s'ouvrit. Gaston et George venaient chercher les deux amants pour une promenade à cheval qu'ils avaient arrangée la veille.

Caroline, émue et agitée, se dit souffrante et refusa d'accompagner les jeunes gens, qu'elle engagea vivement à sortir sans elle.

— Non, non, madame, dit George qui voyait bien qu'il s'était passé quelque chose d'étrange ; nous ne voulons point de plaisir sans vous et nous remettrons, s'il vous plaît, la partie à demain. Nous allons vous laisser reposer, et demain, si vous le permettez, nous viendrons savoir de vos nouvelles.

— Non, non, restez, messieurs, dit vivement Caroline ; je suis plutôt nerveuse que souffrante : votre conversation me distraira ; surtout la vôtre, monsieur Lemiet, dit-elle en regardant l'artiste, qui tressaillit.

Gaston surprit ce regard.

— Tiens, tiens ! se dit-il, je n'avais pas encore songé à celui-là... Oh ! ce pauvre Lucien ! En venant chez vous, comtesse, continua-t-il indifféremment, M. Lemiet et moi, nous nous disputons très-sérieusement.

— Vous vous disputiez ? dit en riant Caroline.

— Oui, comtesse. Monsieur prétendait que le matérialisme n’existait pas dans l’art.

— Je n’ai pas dit cela, monsieur de Charly, dit vivement George. Vous m’avez mal compris, ou plutôt je me serai mal expliqué. M’est-il permis, madame, ajouta-t-il en se retournant avec grâce vers Caroline attentive, de défendre ma thèse ?

— Parlez, parlez, monsieur ! dit la jeune femme de plus en plus frappée de la physionomie fine et expressive du jeune sculpteur.

— Je ne suis point, monsieur de Charly, un ennemi systématique de la matière, dit George en souriant ; je sais la part que Dieu lui a faite dans le monde ; si je relève les défauts de l’école qui substitue partout le culte de l’image sensible à celui de la pensée et une sorte de fétichisme métaphorique à un sentiment plus délicat du monde extérieur, ce n’est pas du tout que je condamne l’art à un régime exclusivement platonique : « Mariez-vous, ma sœur, à la philosophie, » ce n’est pas plus sérieux en sculpture ou en peinture que dans le monde ; les Philamintes du spiritualisme ne sont pas plus vraies que celles de la comédie, mais elles sont plus ennuyeuses. Généralement, on confond la matière avec le matérialisme, ce qui est une chose tout à fait distincte.

Avant le christianisme, qui a mis l’idéal sur le trône, il y avait en Grèce des artistes ; d’où vient donc que ces hommes de génie, nés sous un climat voluptueux et corrompeur, enchaînés à une religion toute sensuelle et qui n’enseignait que le plaisir, séduits par une admirable nature qui étalait sans cesse à leurs yeux les irrésistibles amorces de la beauté ; d’où vient que ces peintres, que ces sculpteurs, il y a vingt ou trente siècles, étaient moins matérialistes que ne le sont aujourd’hui la plupart des artistes qui brillent sur le Parnasse chrétien ?

— Tu avoueras pourtant, dit Lucien, que les anciens étaient des disciples d’Épicure, et qu’en fait de matérialisme...

— Non, non, interrompit vivement George, ils n’étaient point matérialistes ; ils cherchaient toujours l’esprit sous l’enveloppe, la pensée sous la forme ; ils cherchaient l’étincelle cachée dans les cailloux des sentiers profanes, la clarté vivifiante sous l’épais brouillard. Les anciens

savaient, sentaient, prouvaient que l'essence même de l'art est une adoration sur le monde matériel. On peut en dire autant du grand art de la Renaissance ; tous les grands artistes de ces temps glorieux sont des penseurs. Il faut descendre jusqu'aux époques de décadence pour y trouver les précurseurs des écoles prétentieusement stériles, qui ont mis, de nos jours, tout l'art dans les procédés d'exécution, qui ont sacrifié l'idée à l'image et fait de l'intelligence humaine un appareil de photographe. Ceux de nos artistes qui se sont voués au culte de l'art en faisant concourir la beauté de la forme au culte épuré de l'esprit sont peu nombreux aujourd'hui ; mais au moins ils ont de glorieux ancêtres. L'art, que l'intelligence spiritualiste vivifie, n'est pas d'hier, il n'est pas le privilège d'une croyance, le domaine d'une école, il est né avec l'âme humaine.

— Cependant, monsieur, dit Caroline, dont la charmante tête intelligente s'animait aux paroles de l'artiste, cependant la France, si souvent saturée de peintures indigestes, abreuvée de mauvais tableaux d'histoire, repue de mélodrames sur toile, enivrée de toute sorte d'arts fermentés, la France, il me semble, a besoin de simplicité, aspire au naturel, au vrai, aux choses humanitaires.

— Oui, madame, vous avez mille fois raison : la France aspire au beau, au vrai, comme vous dites, mais non point au réalisme. Eh quoi ! nous avons la gloire des arts ; nous avons les longues études qui demandent de longues années ; nous vivons dans une ville brillante de grâce, de beauté ; nous vivons au milieu d'une civilisation à la fois moderne et antique, moderne par les passions, antique par cette tradition merveilleuse qui est la métempsycose des hommes et des nations, par laquelle l'âme de Ninive a amené Memphis, l'âme de Memphis Athènes, l'âme d'Athènes Rome, l'âme de Rome Paris, la plus glorieuse de toutes ces villes parce qu'elle tient à la fois de toutes les autres et d'elle-même, et c'est au milieu de cette ville de Paris, centre de la civilisation, que les réalistes osent élever la voix pour nous dire, ces nouveaux barbares, qu'il n'y a pas d'enseignement du passé au présent, que l'âme des nations ne se perpétue pas dans les nations, qu'il n'y a pas de tradition et, par conséquent, pas de progrès, puisque le progrès, c'est la vie aidée de la tradition, la force vivante ajoutée à la force des devanciers ; que les cités ne se transmettent pas leurs conquêtes intellectuelles comme de glorieux héritages ; qu'il n'y a pas d'art enfin,

puisque la négation de l'art peut remplacer l'art, puisque l'on trouve des admirateurs pour le néant mis à la place de l'invention, à la place de l'ordre, à la place de la couleur.

— Bravo ! bravo ! fit Gaston en riant ; cela s'appelle parler ! Vous me ralliez à vous, monsieur. Diable ! je ne me permettrai plus d'avoir une opinion autre que la vôtre.

George s'inclina en souriant.

— Pour moi, dit Caroline, je ne puis assez remercier M. Lemiet des belles et grandes idées qu'il me fait entrevoir ; je l'écoute avec un intérêt que je ne puis exprimer ; tout ce qu'il dit est vraiment sincère, vraiment élevé, et il parle comme il fait de l'art, en grand artiste.

— C'est un vrai succès, mon cher, dit Lucien, qui était resté rêveur depuis sa conversation avec la comtesse. Mais personne ne pense à me remercier, moi qui ai eu le bonheur de te présenter à madame.

— Oh ! si, dit Gaston avec une légère teinte d'ironie ; nous vous en sommes bien reconnaissants, n'est-ce pas, madame ?

— Oui, monsieur, dit sèchement Caroline.

Puis elle ajouta avec grâce en se tournant vers George :

— Les belles paroles de M. Lemiet m'ont fait tant de bien, que mon malaise en a tout à fait disparu ; si la promenade à cheval vous sourit, messieurs, je suis prête.

Les jeunes gens poussèrent de joyeuses acclamations, et Caroline sortit pour revêtir son habit d'amazone.

Ils allèrent à deux lieues de Gênes, à une villa qu'habitait un ami de Lucien. Caroline était ravissante avec sa taille souple, son petit chapeau posé droit sur ses cheveux blonds, qui voltigeaient doucement ; la course colorait son teint d'une nuance rosée, et ses grands yeux bleus avaient par instant des flammes sombres qui les faisaient paraître presque noirs.

Les jeunes gens avaient mis leurs chevaux au pas ; ils se taisaient ; peut-être tous les trois avaient-ils une même pensée ; peut-être, pour la première fois, étaient-ils frappés du changement qui s'était fait dans la beauté de la jeune comtesse. Après un temps de galop, les cheveux de Caroline, attachés à la hâte, se dénouèrent et bientôt elle fut inondée de boucles blondes

qu'elle s'efforçait, moitié contrariée, moitié riant, de rentrer sous son chapeau.

— Oh ! je vous en supplie, comtesse, ne relevez pas vos cheveux ! s'écria George presque involontairement ; c'est splendide, ce soleil qui brûle cette belle chevelure soyeuse.

Caroline rougit en souriant.

Lucien réfléchit un peu ; puis il lui dit :

Pourquoi nouer tes blonds cheveux
Autour de toi comme les vœux
Dont l'amour t'apporte l'offrande ?
Laisse, que leur splendeur s'épande ;
Qu'ils soient libres comme le vent
Qui, joyeux, accourt du Levant !
Et vient, de ses lèvres charmées,
Baiser leurs ondes parfumées.
Secoue ta tête à ton réveil ;
Laisse tous tes rayons paraître,
Ô mon charmant et doux soleil !
Et je croirai voir le jour naître...

— Bravo ! ravissant, charmant ! s'écrièrent les jeunes gens.

— Merci, mon poète, dit Caroline en tendant sa petite main à Lucien.

Et, comme il y posait passionnément les lèvres, elle la retira avec un mouvement d'effroi dont elle ne fut pas maîtresse.

Lucien baissa tristement la tête, et ils n'échangèrent plus un mot. Comme ils s'en revenaient, à quelque distance de la ville ils aperçurent, assise sur le bord de la route, une jeune paysanne qui effeuillait une marguerite.

C'était une de ces charmantes figures italiennes, brune, avec de grands yeux noirs, et un beau profil aux lignes pures.

La jeune fille était tellement préoccupée qu'elle n'entendit même pas le bruit que faisaient les chevaux.

Séduits moitié par la poétique occupation de la charmante enfant, moitié par sa beauté et sa gentillesse, les jeunes gens s'arrêtèrent pour la considérer. Tous exprimaient la douce sensation que leur faisait éprouver ce frais tableau.

George seul ne disait rien, et, comme Caroline lui demandait ce qu'il pensait :

— C'est une superstition, dit-il, qui, pour être poétiquement manifestée, n'en est pas moins une superstition.

— Oh ! George !... fit Lucien.

— Et encore qui nous dit qu'elle n'interroge pas la fleur pour lui demander le mot de quelque immorale énigme ?

Tous se récrièrent ; l'artiste s'approcha de la paysanne.

— Eh bien, mon enfant, dit-il d'une voix douce, que vous a répondu la fleur ?

La jeune fille rougit comme une cerise ; puis elle répondit en levant sur lui ses grands yeux pleins de larmes :

— Hélas ! j'ai voulu savoir si Angelo serait jamais mon mari.

— Qu'est-ce qu'Angelo ?

— C'est mon amoureux, qui est tombé au sort, et qui va partir bientôt ! Toutes les marguerites s'obstinent à répondre *non* ! Il ne pourra pas m'épouser.

— Il ne peut donc pas avoir un remplaçant ? demanda Gaston.

— Hélas ! les remplaçants sont chers, et nous sommes pauvres, monsieur.

— Tenez, dit George, voici mon nom et mon adresse à Gênes ; venez me voir demain matin ; je vous prouverai que les marguerites sont des menteuses, et qu'il n'est pas besoin de les consulter.

— Comment cela, mon cher seigneur ?

— Vous le saurez, continua l'artiste. Prenez courage, et laissez là vos marguerites.

La jeune fille s'éloigna joyeuse et presque consolée.

En revenant, Lucien et Gaston plaisantèrent George sur ce qu'ils appelaient sa nouvelle conquête. Caroline ne disait rien ; quelquefois seulement elle levait sur l'artiste un regard empreint d'une indéfinissable inquiétude.

— Tu en feras une belle statue, de cette charmante fille ? dit Lucien en riant. Pauvre Angelo !

— Bah ! le signor Angelo se consolera sous le mousquet, dit insoucieusement Gaston ; puis il ne peut être que flatté quand il saura que sa fiancée passera à la postérité.

Caroline regardait le sculpteur ; il ne répondait pas ; sa noble et charmante figure semblait refléter des pensées douces et sereines ; ses yeux noirs s'étaient éclairés tout à coup, et il souriait de ce sourire triste et plein de grâce qui avait déjà frappé la comtesse.

Elle se sentit rassurée.

— Non, non, se dit-elle, ce n'est point là un séducteur vulgaire ; les pensées que recouvre ce front intelligent doivent être grandes et nobles.

Et, malgré elle, sans le savoir et sans se comprendre, elle le mettait si haut, elle le voyait si grand, qu'il lui paraissait tout entouré d'une auréole de sagesse et de vérité.

Quelques jours après, la comtesse Caroline rencontra la jeune paysanne au bras de son fiancé. Ils portaient de gros bouquets de marguerites qu'ils allaient offrir à George. Le sculpteur avait acheté un remplaçant à Angelo, et, sans vouloir écouter les remerciements du jeune couple, il avait engagé la petite paysanne à ne plus consulter les fleurs.

Les amoureux se mariaient le lendemain, et, avant de faire bénir leur union, ils venaient encore remercier leur cher bienfaiteur ; ils parlaient les larmes aux yeux, et avec un enthousiasme tout méridional, de la belle action du *seigneur artiste*.

Caroline, émue de cette générosité modeste et de cette bonté qui se cachait avec tant de soin, ne put s'empêcher de songer à toutes les phrases poétiques que s'était contenté de débiter Lucien.

XIX

À quelques jours de là, la comtesse Caroline était restée dans sa chambre ; Lucien était allé au spectacle, où elle l'avait envoyé pour être seule... Elle avait prétexté une migraine ; elle l'avait peut-être ; elle souffrait. Il n'y a pas de félicité qui ne soit exposée à ces instants de vide et de douloureuses réflexions. Alors le bonheur le plus réel est mis en question, le doute s'empare de l'esprit le mieux éclairé, on éprouve des luttes intérieures et passagères dont la conviction est ordinairement triomphante, lorsque cette conviction, au lieu d'être nourrie par la lecture des romans modernes, est formée par la raison. L'enthousiasme le plus ardent finit toujours par se calmer lorsqu'il laisse le cœur vide.

Caroline était donc triste et songeuse, et elle éprouvait un douloureux plaisir à rester seule, étendue dans un fauteuil, abîmée dans ses rêveries, lorsqu'elle entendit marcher dans l'antichambre. Elle crut reconnaître le pas de Lucien ; la porte s'ouvrit : c'était Gaston.

Elle ne put retenir un mouvement de mauvaise humeur.

— Encore vous ! lui dit-elle... Mais c'est une persécution ! je n'ai plus la liberté de rester seule chez moi. Allons, Gaston, ajouta-t-elle d'un ton plus radouci, vous savez que vous m'offensez en venant si tard.

Le jeune homme s'inclina respectueusement.

— Vous vous trompez, madame, dit-il froidement, je ne suis pas aussi coupable que vous le croyez ; je ne viens pas pour vous voir. Je ne suis en ce moment qu'un ambassadeur. La princesse Amalfi m'envoie auprès de vous pour vous prier de venir la rejoindre à son palais ; Lucien vous supplie d'accepter l'invitation. Il s'agit d'une fête improvisée après le spectacle, et d'un concert dans lequel on entendra la célèbre Lavinia Corelli. J'ai amené une voiture qui vous conduira au palais de la princesse.

— Et vous ?

— Moi ?... je n'aurai pas le bonheur de vous accompagner ; je n'aurais pas osé vous le proposer. D'ailleurs, la princesse m'a chargé d'aller chercher sa sœur.

— C'est bien, Gaston, je vous remercie, dit Caroline en tendant la main au jeune homme ; je vais aller chez la princesse.

Il la salua cérémonieusement et sortit.

La comtesse mit une robe de mousseline blanche ; elle attacha une branche d'aubépine dans ses cheveux et elle descendit. À la porte de l'hôtel elle aperçut une voiture. Un domestique à la livrée de la princesse s'approcha d'elle le chapeau à la main et lui ouvrit la portière.

Le temps était admirable, mais la nuit était sombre. Caroline connaissait peu Gênes, elle ne songea pas à regarder quelle route elle suivait. Ses tristes réflexions, un instant écartées par cet incident, lui étaient revenues peu à peu ; elle songeait à Lucien, elle tâchait de se cramponner à cet amour qui semblait fuir de son cœur troublé. Elle éloignait l'image de George, qui passait par-dessus ses craintes et ses terreurs, faisant tout resplendir, étouffant tout ce qui n'était pas lui.

Tout à coup elle se réveilla comme d'un songe, en s'apercevant que la voiture n'était plus dans la ville. Elle s'étonna de la longueur de la route ; il y avait bientôt une heure que les chevaux couraient au galop, et il ne fallait pas plus de dix minutes pour aller de chez elle au palais de la princesse.

Elle regarda à travers les glaces de la voiture, et quelle ne fut pas son épouvante en s'apercevant qu'elle était au milieu de la campagne et dans un endroit isolé... Elle cria...

En ce moment une grille tourna sur ses gonds rouillés et fit entendre un grincement aigu. La voiture entra dans une allée de parc ; la grille se referma derrière elle avec un bruit sourd. Caroline, éperdue, folle de terreur, appela au secours. La voiture s'arrêta devant un perron ; un domestique ouvrit la portière et dit :

— Madame est arrivée.

— Au nom du ciel, où suis-je donc ?

— À la villa Amalfi, répondit le valet.

Il n'y avait ni fuite possible ni secours à espérer ; deux domestiques étaient prêts à entraîner de force la comtesse vers la maison. Elle préféra y entrer de bonne volonté.

Pleine de courage et de résolution, elle gravit d'un pas ferme les marches du perron.

— Quand je connaîtrai le danger, se dit-elle, j'aviserais.

Elle entra dans un salon très-brillamment éclairé et rempli d'une société nombreuse. Un homme vint à elle et lui présenta la main pour l'introduire... C'était George Lemiet.

Derrière George, Caroline aperçut la princesse Amalfi, Lucien et un grand nombre de personnes qu'elle connaissait.

— Quelle plaisanterie ! s'écria-t-elle encore pâle et émue. Vous m'avez beaucoup effrayée ; j'ai cru que j'étais enlevée par des brigands.

— Vous étiez enlevée, en effet, madame, dit George.

— Par des brigands ?

— Non, comtesse ; par un audacieux que je trouve plus coupable que les bandits mêmes.

— Que voulez-vous dire ?

— Oui, Caroline, reprit Lucien en s'approchant, sans George vous étiez la victime d'une odieuse machination. Par le plus grand des hasards, il a soupçonné les projets de Gaston.

— Ciel ! Gaston ? s'écria Caroline.

— Oui, Gaston est le coupable, continua Lucien ; George a soupçonné ses projets ; il l'a fait surveiller par un domestique adroit. Ce domestique s'est lié avec celui de M. de Charly, et M. de Charly ayant besoin d'agents dévoués pour sa coupable entreprise, l'homme de George a été naturellement choisi. Par lui nous avons été prévenus ; nous avons appris que Gaston avait loué cette villa, dans laquelle il voulait vous retenir prisonnière. Nous avons souffert qu'un commencement d'enlèvement eût lieu, parce que nous savions que le brave Antonio était là derrière votre voiture pour vous protéger au besoin, et nous sommes venus ici vous attendre, afin de donner une leçon publique au coupable et vous mettre désormais à l'abri de ses audacieuses tentatives.

— Écoutez ! dit le sculpteur, j’entends le galop d’un cheval.

Antonio entr’ouvrit la porte du salon et dit tout haut :

— Le voilà !

Tout le monde s’assit en gardant le plus profond silence.

Puis la voix de Gaston s’éleva, donnant des ordres à ses gens.

La porte s’ouvrit.

Gaston fit un pas et resta comme pétrifié sur le seuil.

Rien ne saurait peindre l’étonnement, la colère, la rage qui parurent sur son visage en voyant plein de monde ce salon où il ne s’attendait à trouver qu’une seule personne.

— Vous êtes en retard, monsieur, lui dit ironiquement George en s’approchant de lui. Vos invités vous attendent ; ils sont ici depuis une heure.

— Mes invités ! balbutia Gaston.

— Oui, monsieur, reprit Lucien à voix basse. Vous aviez préparé un enlèvement, c’est un bal que vous donnez... Heureusement, nous avons tout appris et tout prévenu ; remerciez-nous donc de vous avoir épargné une infamie que vous auriez payée de votre sang.

L’artiste, voulant éviter que les explications se prolongeassent, fit un signe à l’orchestre ; on entendit aussitôt la ritournelle d’une valse.

Gaston se remit promptement, et, avec une impudence dont personne ne l’eût cru capable, il s’approcha de Caroline et l’invita à valser.

— Je ne danserai plus jamais avec vous, Gaston, dit fièrement la jeune femme, parce que vous êtes un malhonnête homme.

Le jeune homme rougit, puis pâlit... Il hésita, fit un pas vers Caroline, un pas vers George ; puis, prenant une résolution subite, il fit un geste violent et s’élança vers la porte.

Deux minutes après, on entendit un cheval s’éloigner au galop.

Alors Caroline tomba sur un canapé à côté de la princesse, et, cédant enfin aux émotions qui l’avaient assaillie, elle fondit en larmes.

Ces larmes, l'offense de Gaston ne les lui arrachait pas seules ; elle avait du mépris pour celui qui, si lâchement, avait voulu la séduire, mais elle se sentait aussi le cœur plein d'une colère dédaigneuse pour Lucien.

Sans son fol entêtement eût-elle jamais été exposée à de pareils attentats ?

Tout le monde se retira, comprenant qu'il fallait respecter l'agitation de la jeune comtesse. La princesse lui offrit un appartement dans son palais ; Caroline accepta. Par un sentiment dont elle ne se rendait pas compte, elle ne voulait plus se retrouver sous le même toit que Lucien ; elle se sentait heureuse d'être délivrée de ce rêveur qui lui avait jeté un mauvais sort. La voiture était prête, la princesse entraînait la jeune femme ; au moment de partir, elle se retourna et ses yeux rencontrèrent ceux de George. Le regard de l'artiste était si plein de joie contenue, de passion vraie et de respectueuse tendresse, que Caroline s'arrêta ; alors elle songea qu'il venait de lui sauver plus que la vie, et elle voulut trouver des mots pour exprimer ce qu'elle sentait. Mais les paroles s'arrêtèrent sur ses lèvres devant ce regard de George, et, le regardant fixement à son tour, elle poussa un grand cri et s'évanouit.

Quelques heures après l'artiste était chez lui ; accoudé à la fenêtre ouverte, il respirait la brise qui venait de la mer ; il songeait... Peu à peu il tomba dans une rêverie profonde ; le présent avait disparu à ses yeux, l'Italie était loin de son souvenir.

Il était chez son père, à la campagne ; il respirait l'odeur des bois, il voyait passer les belles paysannes qu'il aimait à dessiner ; là-bas dans le lointain, il entendait le chant des faneuses ; le soleil inondait les prés et allait dorer la petite rivière où barbotaient les canards ; des paysans, sur des chevaux blancs, s'enfonçaient dans le sentier encaissé ; là, c'était le moulin ; plus loin, la maison du garde ; et, au milieu de ces naïfs tableaux, passait et repassait le doux fantôme de Caroline ! George entendait son rire frais dans la campagne, il entrevoyait sa robe blanche à travers les arbres ; puis elle allait vers le moulin, donnant le bras à son vieux père et soutenant sa marche ; le vieillard lui parlait doucement, la tête un peu penchée. Elle écoutait, avec son doux sourire, les yeux levés sur lui ; ces beaux yeux pleins d'affection semblaient dire : « Je vous respecte et je vous aime, parce que vous êtes le père de mon George. »

Alors, ému, éperdu, il se pencha sur la balustrade en criant :

— Caroline ! Caroline !

Sa propre voix le tira de l'extase dans laquelle il était plongé ; il tressaillit et ferma violemment la fenêtre.

— Ah ! pauvre fou ! dit-il en se laissant tomber sur une chaise avec accablement, pauvre fou ! tu l'aimes et elle sera à un autre ; moi, je suis condamné à vivre seul.

Et il se sentait gagné par une grande tristesse qui lui envahissait tout le cœur.

Il était venu à Paris en quittant son village ; il était venu chercher le travail, les soucis, la fatigue ; il songeait à ses nuits sans sommeil, à ses jours sans repos, à ce public si capricieux, si ingrat, si injuste ; souvent la gloire était payée bien cher, et la gloire était-elle le bonheur !

Il fit quelques pas par la chambre.

— Elle serait ma consolation, ma force, ma jeunesse ; mon talent serait rafraîchi par cette intelligence fine et vivace... Mais elle m'aime ! s'écria-t-il en s'arrêtant tout à coup ; ne l'ai-je pas vu ce soir ? Ce regard, cet évanouissement ! mais elle m'aime... Demain je la verrai ; demain je saurai peut-être... Ô Caroline ! ajouta-t-il avec passion, tu sais bien que seul il faut m'aimer, parce que seul je puis te comprendre.

XX

Le lendemain, la comtesse Caroline reçut les trois lettres qu'on va lire.

LUCIEN À CAROLINE

« Ma chère bien-aimée, me pardonneriez-vous jamais ? Je suis un fou et je vous ai égarée par mes sophismes. Je vous aime et le temps des épreuves est passé. Voulez-vous devenir ma femme ? Notre union régularisera ce que notre situation a d'extraordinaire, d'insolite, d'inconvenant aux yeux du monde. Mais, si nous sommes unis, si nous sommes autorisés à une intimité si douce qu'elle fait mon seul bonheur, rien ne nous forcera à prendre le mariage comme le prennent la plupart des ménages d'aujourd'hui. Pour nous, ce sera toujours l'union enthousiaste de deux âmes, union que la possession ne fera que rendre plus intime et plus délicieuse ; le mariage comme je l'entends sera toujours pour moi l'idéal de l'amour.

« Votre Lucien, ton Lucien attend ta réponse, et il la prévoit. Dans quelques semaines nous pourrions retourner dans notre cher Mareuil, purs comme nous le sommes, libres de nous aimer sans blesser les préjugés, les usages, la morale.

« Ma Caroline, un mot de toi et je suis à tes pieds. »

La comtesse Caroline eut sur les lèvres un singulier sourire ; elle décacheta la seconde lettre et lut :

« Madame,

« J'ai l'honneur de vous demander votre main. Je vous aime de toutes les forces de mes vingt-six ans ! je vous aime comme un homme qui veut, toute sa vie, rester le plus tendre des amants et le moins mari des maris ! Je vous

aime avec une passion que rien ne calmera, que rien n'attiédira et que la possession ne fera qu'accroître ! J'ai dû, madame, dans des moments d'égarements passionnés, vous laisser voir combien je vous désirais, combien je vous aimais ; pardonnez-moi ces instants de folie, qui prenaient leur source dans mon extrême amour. La demande que je viens vous supplier d'agréer vous prouve que cette passion n'a jamais été séparée un seul instant de la respectueuse admiration que vous inspirez à tous.

« GASTON, vicomte DE CHARLY. »

— Allons, il vaut mieux que je ne croyais, dit Caroline ; voilà qui me raccommode avec cet étourdi.

Mais, au moment d'ouvrir la troisième, elle devint pâle comme la mort et ses mains tremblantes ne purent déchirer l'enveloppe.

— Si ce n'était pas ce que j'espère, dit-elle, si je me trompais...

Elle rompit le cachet ; la lettre tout entière lui sauta aux yeux ; George disait :

« Madame la comtesse,

« Peut-être aurait-il été plus conforme aux bienséances de charger un ami ou un parent de la démarche que je fais moi-même aujourd'hui ; mais je n'ai pas à Gênes d'ami que je veuille charger de cette mission, et vous-même n'avez aucun parent à qui je puisse m'adresser.

« Je viens donc loyalement à vous, madame, et j'ai l'honneur de vous demander votre main.

« Je vous aime ; c'est-à-dire que j'ai pour vous cet amour ardent, respectueux et pur, le seul qu'un homme puisse éprouver pour une honnête femme et pour une femme de cœur. Je ne vous ferai pas de phrases poétiques je comprends tous les sentiments, mais je ne crois pas aux phrases sonores ; je ne vous parlerai pas des ardeurs de ma passion, c'est là un langage insultant, même pour une femme que l'on épouse. Un honnête homme ne veut jamais que sa femme ne soit que sa maîtresse.

« Je vous aime et je vous demande votre main ; pour moi, cela veut dire que je sens en moi tout ce qu'il faut pour faire votre bonheur, et que j'ai en

vous assez d'estime pour vous confier le mien, l'honneur du nom que je me suis fait et l'avenir de ma famille.

« Je ne vous demande pas une prompte réponse. Réfléchissez et décidez. Satisfait d'avoir mis ma demande à vos pieds, j'attendrai que votre sensibilité et votre raison aient plaidé ma cause dans votre cœur.

« George LEMIET. »

XXI

En achevant la lecture de cette lettre, Caroline joignit les mains avec force.

— Ô mon Dieu, dit-elle avec exaltation, soyez béni, vous qui me conduisez au port !

Elle se leva, posa ses lèvres sur l'écriture de George, puis sonna violemment.

Un domestique parut.

— Allez dire au comte de Mareuil que je désire lui parler sur-le-champ.

Quelques instants après, Lucien entra. Il était très-ému ; mais l'espérance de son bonheur donnait une expression charmante à sa tête aristocratique.

Il vint se mettre aux pieds de Caroline, et, sans parler, il attendit.

— Lucien, dit doucement la jeune femme, dont les yeux se remplirent de larmes, je vais vous faire beaucoup de peine ; ne m'en voulez pas, car, tous les deux, nous sommes coupables ; la réflexion nous a manqué. Lorsque je vous ai offert ma main, je vous ai trouvé prêt à obéir ; aujourd'hui, moi, je comprends que je ne vous rendrais pas heureux. Égarée un instant par la poésie charmante de votre amour, je me suis méconnue moi-même ; mais j'ai repris maintenant toute ma raison ; je me connais, vous ne me connaissez pas ; vous m'avez vue telle que vous me faisiez, jamais vous ne me verrez telle que je suis : vous ne m'avez pas aimée.

— Que dites-vous, Caroline ! s'écria Lucien éperdu ; moi qui ne vis que pour vous et par vous !

— Non, Lucien, vous êtes de bonne foi, mais vous ne m'aimez pas. Vous n'aimez qu'une sorte d'idéal que vous vous êtes créé ; je ne suis pour vous

qu'un instrument, une harpe vivante sur laquelle vous chantez des hymnes amoureux à votre mystique amour.

Lucien pâlit horriblement ; il se leva et resta debout devant la comtesse, qui poursuivit impitoyablement :

— Vous êtes un enfant ; il vous faut une femme qui vous domine et vous dirige ; moi, je ne saurais vous conduire, et vous me perdriez avec vous.

— Mais c'est une trahison ! s'écria Lucien hors de lui.

— C'est votre salut et le mien, reprit la jeune femme avec force ; mon parti est pris : jamais je ne porterai votre nom.

— C'est votre dernier mot, Caroline ? dit le pauvre Lucien d'une voix étouffée.

— Oui, Lucien, c'est ma résolution irrévocable ; mais, ajouta-t-elle affectueusement en lui prenant les mains, si cette main n'est pas pour vous celle d'une épouse, ce sera celle d'une amie tendre et dévouée.

Le comte serra faiblement la main de la jeune femme, et, chancelant comme un homme ivre, il sortit du salon.

— Pauvre Lucien ! dit-elle en le suivant des yeux, comme il va souffrir !

Elle se trouvait cruelle et injuste ; elle s'accusait, elle s'en voulait de ce tardif aveu ; elle sentait qu'elle avait manqué à la loyauté de son caractère ; quelque chose lui criait que Lucien ne se consolait pas de l'avoir perdue.

Puis le souvenir de George lui traversa le cœur ; il allait venir, elle allait le voir, elle allait lui dire...

Tout à coup elle entendit sa voix ; il arrivait, il demandait si elle était visible, et, palpitante, émue, incapable de faire un pas, elle le vit entrer et s'avancer vers elle.

Alors elle voulut parler ; mais, suffoquée par tous les sentiments qui l'assiégeaient à la fois, elle ne put que lui montrer sa lettre, qu'elle tenait encore à la main.

George, éclairé par la pénétration de son cœur, comprit tout, et, s'élançant aux genoux de la comtesse, il couvrit ses mains de baisers ardents.

— Dites-le ! dites que vous n'aimez ! s'écria-t-il enfin. Il me semble que je rêve ; je n'ose pas y croire ; dites-le-moi, Caroline !

— Oui ! répondit-elle avec passion, oubliant et Lucien et l'univers entier.

Et, pressant avec force la tête de George contre son cœur :

— Je vous aime parce que vous êtes celui que j'attendais, parce que vous êtes celui qui doit être mon maître, ma force et mon appui ; je vous aime parce que, en me prouvant que vous m'estimiez, vous m'avez rendu ma propre estime ; je vous aime parce que vous êtes intelligent et fort, parce que, pour moi, vous êtes l'art dans ce qu'il a de vrai, dans ce qu'il a de grand. J'ai longtemps lutté contre cet amour qui m'envahissait tout entière ; je me disais que j'appartenais à Lucien, que j'avais juré d'être sa femme. Je me mentais à moi-même, car je sentais bien que je vous appartenais, à vous que j'aimais ! En vous voyant, j'ai compris que l'amour était une chose sublime et sainte, et il s'est répandu dans mon cœur une grande sérénité, un grand calme qui détruisaient sans retour mes faiblesses, mes irrésolutions, mes défaillances ; j'ai vu l'avenir sans crainte, avec la tranquillité d'une âme fière, parce que je savais que j'étais réhabilitée et sauvée.

— Et moi aussi, je t'aime ! dit George, exalté et comme transfiguré par sa tendresse. Jusqu'à ce jour je n'ai été qu'un égoïste et un fou ; je manquais de génie dans mon art, et je ne comprenais pas qu'il ne pouvait me venir que de l'amour et de la foi. Un mot de toi m'a montré les horizons nouveaux. Tu es la fée de ma jeunesse, la fée poétique et charmante qui éclaire tout sur la route ; toi aussi, tu m'as sauvé, car la froideur et l'orgueil me perdaient, et, comme saint Paul, qui, converti tout à coup, tombait à genoux devant l'éblouissante vision, moi aussi, je me prosterne et j'adore !

Ils se regardaient avec extase, rayonnants tous deux d'une joie pure et sans mélange ; il leur semblait qu'ils s'étaient déjà rencontrés et qu'ils s'étaient cherchés toujours.

Caroline voyait enfin l'amour dans toute sa splendeur et sa vérité, dans son ivresse, elle avait une reconnaissance infinie pour la grande intelligence et l'âme supérieure qui l'initiait à cette religion intime et sacrée.

La voix de Gaston les arracha de l'extase où ils étaient plongés.

— Ah ! dit Caroline en riant, et moi qui l'avais oublié ! Il vient savoir si j'accepte l'honneur qu'il veut bien me faire.

— Comment ! dit Georges, ce fat aurait osé... ?

— Ne craignez rien, et laissez-moi faire, reprit gaiement la jeune femme ; à moins, monsieur, que vous ne soyez jaloux du vicomte de Charly.

Et elle enveloppa son amant d'un regard si doux et si coquet, que George ne put que lui baiser passionnément la main sans répondre.

Elle le fit passer par un escalier dérobé, et, avec un beau sourire de triomphe et d'orgueil, elle attendit Gaston.

Celui-ci entra timidement cette fois, et, sans prendre la main que lui tendait la jeune femme, il fléchit le genou.

Il ne l'avait plus revue depuis sa malencontreuse histoire de l'enlèvement ; il n'osait lever les yeux sur elle.

— Me pardonnez-vous, madame ? dit-il enfin d'une voix émue.

— Oui, Gaston, de tout mon cœur, mais à une condition.

— Une condition ! Quelle qu'elle soit, fit-il vivement, je l'accepte.

— Eh bien, dit sérieusement la comtesse, c'est que vous ne vous fâchez pas de mon refus.

— Vous ne voulez pas de moi, Caroline ? dit Gaston en pâlisant. Hélas ! je devais m'y attendre.

— Écoutez-moi, Gaston, reprit-elle affectueusement. Si je vous épousais, vous seriez las de moi au bout de six semaines. Ce qu'il vous faut, à vous, c'est la femme et non point une femme. La Floriani est à Gênes en ce moment, je crois ; allez la voir ce soir, et demain vous m'aurez oubliée.

— Caroline, vous êtes cruelle ! fit-il avec dépit.

— Non, mon ami, je suis juste. D'abord, vous avez voulu m'enlever, maintenant vous voulez me prendre pour votre femme ; donc, je dois croire que vous m'aimez beaucoup. Aussi, en retour de ce grand amour, qui vous est venu bien soudainement, avouez-le, je vous offre une amitié franche et vraie. À votre tour, voulez-vous l'accepter ?

Elle parlait moitié riant moitié attendrie ; Gaston fut remué malgré lui par cet accent sincère et jeune. Deux larmes jaillirent de ses yeux.

— Vous êtes adorable ! dit-il en s'efforçant de sourire ; aussi, vous le voyez, je pleure ce que je perds.

Ils se serrèrent les mains avec affection.

— Quelles folies vous allez me faire faire ! dit-il.

— Comment cela ?

— Eh bien, ne va-t-il pas falloir vous oublier ?

— C'est vrai, dit Caroline en riant. Dieu ! que je plains ces dames !

— Et George, comtesse, qu'en faites-vous ?

— La question est presque impertinente pour un nouveau converti, mon cher vicomte ; mais aujourd'hui je suis tout à fait bonne, et je veux bien vous répondre. J'en fais simplement... mon mari.

— Eh bien, tant mieux ! dit franchement Gaston ; cela me fait plaisir de vous voir renoncer à ce platonique rêveur de Lucien. Il ne vaut pas mieux que moi, allez. En épousant George, ma chère Caroline, vous faites preuve d'un grand esprit et d'un grand cœur.

— Pourquoi d'un grand cœur, Gaston ?

— Mais il n'est pas noble, comtesse, et, pour s'appeler madame Lemiet, il faut, avouez-le, un certain courage.

— Tiens ! dit Caroline en riant, je n'y avais pas encore songé, ni lui non plus... Je lui ferai part de votre découverte, vicomte.

— Vous vous moquez de moi ? Je me sauve.

— Oui ; mais revenez ce soir me rapporter des nouvelles de Lucien, je suis inquiète.

Quelques heures après, la comtesse Caroline reçut un billet du comte de Mareuil ; il lui disait qu'il partait le lendemain pour la France et qu'il ne se sentait pas la force de venir lui dire adieu. Il la suppliait de songer à lui sans tristesse et sans colère ; il s'accusait, il se maudissait et il bénissait mille fois sa chère Caroline pour tous les jours d'ivresse et de bonheur qu'il avait passés près d'elle.

Malgré tout, on voyait que Lucien n'avait pas tout à fait perdu l'espérance ; peut-être comptait-il sur les doux souvenirs pour faire regretter l'absent.

Caroline pleura beaucoup ; elle aimait tendrement cet enfant charmant, ce doux poète, son cœur se brisait à l'idée qu'elle ne le reverrait plus.

Elle montra à George la lettre du jeune comte ; l'artiste aussi vit percer une certaine espérance au milieu de ce grand désespoir.

— Il fallait lui tout avouer, dit-il.

— Hélas ! non, répondit Caroline pensive, la vérité eût brisé ce pauvre cœur si frêle ; il la saura quand il sera loin d'ici, et peut-être le souvenir se sera-t-il usé dans l'absence.

L'amour est si fort, si beau, si puissant, que la mélancolie de la jeune femme ne tint pas contre la passion de George et contre les promesses de l'avenir ; elle laissa rouler tout au fond de son cœur l'image de son pauvre enfant, comme elle l'appelait, et elle n'eut plus qu'un sourire triste quand on parla devant elle du comte de Mareuil. Une quinzaine de jours se passèrent ; la comtesse était sans nouvelles de Lucien. Un de ses amis, qui l'avait vu monter en voiture le jour de son départ, affirmait qu'il était plus pâle que de coutume, mais qu'il paraissait assez calme ; il avait même dit au postillon qui faisait claquer son fouet avec bruit : « Oui, oui, va grand train ! car j'ai hâte de me retrouver dans ma chère France. »

Caroline fut heureuse et soulagée d'un poids énorme en apprenant ces détails.

— C'est un ingrat que M. Lucien, dit-elle à George en souriant doucement, il m'aura vite oublié.

— Il pourra peut-être un jour ne plus vous aimer, ma Caroline, dit l'artiste avec tendresse, mais vous oublier !...

Il hocha la tête avec un mouvement plein de cette grâce féminine qui faisait si bien contraste avec sa nature sévère et un peu froide.

— Vous ne m'oublieriez donc pas, vous, George ? dit la jeune femme d'une voix émue.

Il la regarda avec angoisse et surprise ; il sembla à Caroline qu'il avait pâli.

— Je suis folle ! ne répondez pas, dit-elle en venant cacher ses larmes dans le sein du jeune homme.

— Qu'avez-vous, Caroline ? Quoi ! vous pleurez ?

— Non... je ne sais... mais il me semble qu'un malheur nous menace ; j'ai de sombres pressentiments sur notre amour, sur notre bonheur. Tout cela

est insensé, je le sais, je le sens ; mais voyez-vous, George, moi aussi, je voudrais retourner en France.

— Est-ce pour revoir Lucien ? dit-il en souriant de son bon sourire grave.

— Non, non, dit Caroline avec épouvante. Fasse le ciel qu'il ne se retrouve plus jamais sur ma route !

XXII

Leur départ fut donc décidé. Arrivés à Paris, ils devaient se marier dans le plus bref délai possible ; Caroline avait peur que son bonheur ne lui échappât, et elle avait fini par faire partager ses craintes à son ami, qui, malgré la fermeté de sa grande âme, se sentait troublé par les appréhensions de la jeune femme.

Ils partirent le soir en chaise de poste ; toute la nuit ils coururent au galop des chevaux.

Depuis qu'ils avaient quitté Gênes, la comtesse Caroline était redevenue souriante et gaie ; enivrée d'amour, elle faisait des projets d'avenir, de bonheur ; sa passion n'avait plus le calme des premiers jours ; on eût dit qu'elle obéissait à une agitation intérieure plus forte que sa volonté ; elle redevenait la Caroline d'autrefois, elle voulait des serments, elle voulait qu'à chaque instant il lui répêât qu'il l'aimait. Elle l'aimait tant, elle ! elle l'avait si longtemps attendu ! Elle lui racontait toute sa vie passée, ses chagrins, ses luttes ; elle parlait de l'impression qu'elle avait ressentie lorsqu'elle l'avait vu pour la première fois, lui, George ; et quelles angoisses, et quelles espérances, et quelles félicités, quand elle s'était crue aimée de cet artiste qu'elle avait mis si haut, pour lequel elle avait de l'admiration et du culte. Comme ils allaient être heureux maintenant ! comme ils allaient se plonger dans les délices d'un amour légitime et partagé !

George aussi ressentait une tendresse immense et véhémence pour cette charmante femme, si belle et si adorablement aimante ; toutes les passions contenues pendant sa froide jeunesse avaient brisé leur digue et venaient l'assaillir ; il se sentait plongé dans une exaltation dont il était effrayé pour lui-même.

— Et ma pauvre sculpture, disait-il en riant à Caroline, est-elle assez oubliée, assez délaissée !

— Elle attendra ! répondait gaiement la jeune femme. Il faut s'aimer d'abord ; on songera à l'art après.

La berline courait sur la route, soulevant des tourbillons de poussière. Vers le matin, au petit jour, Caroline s'endormit doucement ; George la contemplait en amant et en artiste.

Elle portait une robe de barége noir, qui laissait deviner son cou blanc et ses rondes épaules ; une mantille de dentelle de même couleur, posée sur sa tête à la mode italienne, retombait à plis légers sur sa chevelure aux tons d'or bruni ; son teint, un peu animé, avait cette nuance de camellia rose qui se perd avec la première fraîcheur de jeunesse ; ses grands cils noirs faisaient ombre sur ses joues délicates, et le sourire d'amour qui entr'ouvrait ses lèvres montrait que, même pendant son sommeil, elle ne perdait pas le souvenir de son bonheur.

Tout à coup un juron énergique du postillon l'éveilla brusquement ; les chevaux firent un écart, puis ils s'arrêtèrent.

— Qu'y a-t-il donc ? dit George en baissant rapidement la glace de la voiture.

— Un homme couché par terre et que j'ai vu trop tard ! Les chevaux ont dû lui passer sur le corps.

— Et la voiture ? dit vivement Caroline en sautant sur la route ainsi que George.

— Je n'en sais rien, mais je ne le crois pas, reprit le postillon. La Madone l'a protégé ; les chevaux se sont arrêtés à temps.

On dégagea de dessous la voiture l'homme, qui ne donnait plus signe de vie ; pourtant les roues l'avaient à peine effleuré. Avertis par leur instinct, les nobles animaux s'étaient arrêtés d'eux-mêmes.

Le jour arrivait ; mais on ne distinguait rien encore. Le postillon prit une des lanternes de la voiture et s'approcha de George, qui soulevait dans ses bras ce corps inanimé.

— Grand Dieu ! s'écria Caroline, c'est Lucien !...

Elle l'avait plutôt pressenti que reconnu, car son manteau lui cachait une partie du visage.

À son tour l'artiste poussa une exclamation de douleur et d'épouvante en reconnaissant la tête livide de son malheureux ami.

— Il faut le sauver ! il faut le sauver ! répétait Caroline éperdue.

Ils découvrirent sur la route une pauvre mesure abandonnée ; ils y transportèrent le malheureux enfant, qui respirait encore.

Puis le postillon reprit la route de Gênes, afin d'amener promptement un médecin.

George ne disait pas un mot ; en proie à un remords terrible, il se demandait s'il n'était pas l'assassin du jeune comte ; et, sombre, muet, avec une anxiété poignante dans les yeux, il regardait toujours le pauvre Lucien, que l'on avait couché à la hâte sur un tas de feuilles sèches et de fougères.

Caroline sanglotait et tenait dans ses bras cette tête inanimée.

— Ô mon enfant ! disait-elle, mon pauvre enfant, réponds-moi, parle-moi ! C'est ta Caroline que tu aimes !

Dans cet instant, elle comprenait l'amour maternel dans toute sa sublimité, avec ses angoisses et ses poignantes douleurs ; il lui semblait qu'elle était mère et que c'était son fils qui était étendu là sans vie.

Pourtant Lucien n'était qu'évanoui : les chevaux, en lui marchant sur le corps, l'avait froissé et meurtri ; l'un d'eux lui avait donné un coup de pied dans le côté et lui avait fait une blessure par laquelle le sang commençait à s'échapper.

George déchira vivement son mouchoir et celui de la comtesse, et, avec beaucoup d'adresse et de dextérité, il appliqua le premier pansement.

Au bout de quelques instants Lucien ouvrit les yeux. En voyant Caroline à ses côtés, son premier mouvement fut de lui jeter ses bras au cou en fondant en larmes ; mais, apercevant l'artiste, il repoussa la jeune femme, qui se cacha la tête dans ses mains.

— Ô Caroline ! murmura Lucien, pourquoi ne suis-je pas mort !

— Mourir ! s'écria la comtesse. Vous voulez donc mourir ?

Lucien se souleva avec effort.

— Hélas ! dit-il d'une voix faible, pourquoi Dieu ne l'a-t-il pas permis ? J'ai essayé de fuir et d'aller expirer loin de vous ; je comprenais que je n'étais qu'un enfant aimant dont la tendresse était inutile et importune ; mais je savais bien, Caroline, que, proscrit par votre cœur, je succomberais sous ce bannissement cruel ! Pourtant je voulais cacher à quel point le désespoir m'avait brisé ; je ne voulais pas que ce pauvre Lucien vous arrachât encore des larmes, et je me suis mis bravement en route ; mais bientôt, pris par une fièvre violente, j'ai été contraint de m'arrêter au petit village de Riazzo. À peine convalescent, j'ai repris le bâton de l'exilé, et j'ai voulu continuer mon triste voyage, lorsque, hier, j'appris que, vous aussi, vous retourniez en France, mais que vous n'y retourniez pas seule. George...

Ici le sculpteur fit un mouvement, comme pour démentir ce qu'allait dire le blessé.

— Je le sais, fit Lucien avec calme.

Puis il continua :

— Partout on me disait que vous alliez épouser George. Alors ma tête se perdit, mes souffrances devinrent intolérables ; ce fut une colère insensée, une horrible jalousie ; mon cœur, déchiré, torturé, saignant, criait grâce devant la perfidie des deux êtres que j'aimais le mieux au monde... Je résolus d'en finir avec la vie. Pourtant c'était bien affreux, ce suicide dans la solitude ! « Personne jamais ne lui dira que c'est elle qui me tue, me disais-je ; elle m'oubliera, sans se douter que je suis mort parce qu'elle m'a chassé. » Je m'assis sur le bord de la route, et je pleurai amèrement. Tout à coup j'entendis un bruit de grelots, je vis se soulever des tourbillons de poussière ; je compris que vous arriviez vers moi... Alors, pris de vertige, devinant ce que mon sacrifice renfermait de vengeance, je résolus de me jeter sous les pieds des chevaux et d'expirer sous vos yeux, Caroline !

— Malheureux ! s'écria-t-elle en pâissant.

— Oh ! non, pas malheureux ; car j'éprouvais une joie étrange, une ivresse immense, un âcre bonheur... J'allais être tué par vous !... J'attendis deux secondes, qui me parurent deux siècles, et, à mesure que les pas précipités de l'attelage s'avançaient vers moi, toutes les phases de notre tendresse apparaissaient à mes yeux. Je revoyais Mareuil, le parc où vous

passiez avec votre robe blanche ; vous étiez près de moi, dans le pavillon de Pichel ; j'entendais à mon oreille l'aveu de votre amour ; puis nous partions pour l'Italie, et, dans le lointain, il me semblait encore saisir le refrain de la chanson de Gaston... Et les chevaux s'approchaient toujours. « Meurs ! m'écriai-je, pauvre enfant abandonné ! meurs tué par elle, et que ton dernier soupir aille troubler leurs baisers d'amour !

— Taisez-vous, Lucien ! taisez-vous ! s'écria Caroline en fondant en larmes.

— Pardonnez-moi, mon amie, j'ai été faible et lâche ; pardonnez-moi, car je vais mourir !

— Non, mon Lucien, nous vous sauverons ; il faut que vous viviez !

— Hélas ! Caroline, il est trop tard ; j'ai trop souffert.

Puis, d'une voix plus faible, et faisant de la main un appel à cette femme qu'il avait tant aimée, il ajouta :

— Approchez-vous de moi, ma bien-aimée... Plus près, plus près encore... Oui, c'est bien toi, mon âme et ma vie ! Ce n'est point un rêve... C'est bien ta main qui fermera mes yeux... Ce sont tes prières qui m'ouvriront le ciel.

Il pétrissait fébrilement la main de la comtesse et son extase contemplative l'enveloppait tout entière.

— Ô ma Caroline !...

Elle restait épouvantée, interdite, devant cet amour si exalté et si pur ; il lui semblait que tout s'écroulait autour d'elle, et elle regardait George avec stupéfaction, comme pour le supplier de la sauver.

L'artiste, de son côté, paraissait anéanti ; il restait les yeux fixés à terre, sans mouvement et sans voix.

— George, s'écria tout à coup Lucien d'une voix déchirante, pourquoi m'avez-vous trompé ?

Le sculpteur releva vivement la tête ; une pâleur mortelle se répandit sur son visage ; il resta quelques instants sans répondre ; puis il s'approcha de Lucien, et lui dit d'une voix ferme :

— Mon ami, la nouvelle que vous avez apprise est fausse : il n’a jamais été question d’un mariage entre la comtesse de Sohant et moi ; c’est vous seul qu’aime la comtesse, c’est vous seul qu’elle épousera.

— Serait-il vrai, Caroline ? cria le comte, qui voulut se retourner vers elle.

Mais, succombant à une émotion trop forte, il laissa retomber sa tête et s’évanouit de nouveau.

D’un bond la jeune femme avait couru à George.

— Qu’avez-vous dit ? s’écria-t-elle avec égarement.

— La vérité, Caroline, dit George avec l’impassibilité de la résignation. Voyez et décidez si nous devons mettre entre notre amour le cadavre de cet enfant.

— Mais que faut-il faire ? dit-elle en se tordant les mains.

— Il faut vous sacrifier comme je me sacrifie, dit simplement l’artiste.

Le médecin que le postillon avait été chercher arriva sur ces entrefaites ; il examina Lucien, et déclara que la blessure n’était pas bien grave.

— Le seigneur Français, dit-il, pourra, dans quelques jours, continuer sa route ; mais point d’émotions : elles seraient dangereuses ; un repos absolu, sinon je ne répons de rien.

Il fit prendre à Lucien une potion calmante ; puis il sortit en engageant George à faire transporter le plus tôt possible le blessé à la ville.

— Dormez, cher enfant ! dit doucement l’artiste à Lucien, qui essayait de se souvenir ; dormez, c’est le bonheur qui vous attend au réveil.

— Mais pourquoi est-elle avec vous ? dit naïvement Lucien inquiet encore.

La comtesse m’avait prié de la reconduire jusqu’à Florence.

Puis il ajouta gravement :

— Elle savait, Lucien, que vous n’avez pas de meilleur ami que moi, et que l’on peut me confier la femme de mon ami.

— C’est bien, dit le jeune comte en regardant cette figure triste et loyale ; je crois ce que vous me dites, George. Puis il s’endormit doucement, une main dans celle du sculpteur, l’autre dans celle de Caroline.

Alors tous deux se regardèrent avec une tendresse déchirante, une douleur résignée. Sans larmes, sans cris, sans explosions, le sacrifice fut résolu.

— Il le faut, dit George ; il faut que cet enfant soit sauvé par vous, Caroline, et, croyez-le, un devoir accompli avec un grand courage donne par la suite le calme et la paix.

— Je le sauverai, dit Caroline, et par moi il sera heureux.

Alors George ôta de son doigt un anneau qu'il portait habituellement, et le passa au doigt de la jeune femme.

Elle y posa passionnément ses lèvres.

— Quoi qu'il arrive, il ne me quittera jamais ! dit-elle.

Il y eut un assez long moment de silence.

Tout à coup Caroline courut à George, et, l'étreignant avec force :

— Non, je ne veux pas, je ne veux pas renoncer à toi ! c'est horrible ! Mais tu ne sais donc pas que je t'aime ?

George ferma les yeux.

— Caroline !... s'écria-t-il.

— Non, non, tout cela est impossible ! nous sommes insensés ; rien ne doit nous séparer. Emmène-moi !... partons !... Vois-tu, te quitter, j'en mourrais... Toi-même... George, reste ! Lucien guérira, nous le consolerons ; je ne sais pas, moi, je ne sais pas ce qu'il faut faire ; mais il comprendra... Mais il faut que tu restes, enfin !

Et elle l'enlaçait, elle l'étreignait sur sa poitrine ; il lui semblait qu'on lui arrachait le cœur ; elle poussait des cris étouffés dans son mouchoir, qu'elle tenait convulsivement contre ses lèvres.

George se sentait gagné par une douleur immense, intolérable. Que fallait-il faire ? Il restait les yeux plongés dans ceux de Caroline, et irrésistiblement, longuement, ardemment attirés l'un vers l'autre, ils s'embrassèrent à plein cœur.

— Caroline ! s'écria Lucien qui se réveillait avec un fièvre violente, Caroline, tu veux donc que je meure ?

Tous deux étouffèrent un cri. George courut à Lucien ; Caroline tomba sur ses genoux.

Le jeune comte, avec une sueur glacée qui lui découlait des tempes, criait après Caroline ; il la maudissait et l'appelait tour à tour. Il se voyait encore sur la route, il entendait le galop des chevaux, et, saisi d'épouvante et de terreur, il conjurait sa bien-aimée de l'arracher à cette effroyable mort.

Cette crise, que le médecin n'avait point prévue, fut longue et douloureuse. George tenait la tête de Lucien, il lui parlait doucement ; il semblait que sa voix ferme et sonore calmât l'esprit en délire du pauvre blessé ; celui-ci se rendormit avec assez de calme.

Caroline comprenait que tout était fini, elle se sentait atrocement malheureuse, sans trop pouvoir se rendre compte de ce qui venait de se passer.

George s'approcha d'elle.

— Adieu, Caroline ! dit-il d'une voix qu'il s'efforça de rendre ferme.

— Adieu, George ! dit sourdement la jeune femme.

Et, comme il partait :

— George, dit-elle, promettez-moi que vous serez le dernier que je verrai sur cette terre d'Italie, où je vous ai tant aimé.

— Je vous le promets, dit-il.

Il fit un geste comme pour la prendre dans ses bras ; mais, se sentant gagné par une douleur au-dessus de ses forces, il sortit brusquement.

Alors Caroline s'approcha de Lucien, et, posant ses lèvres sur son front pâle :

— Pauvre et cher enfant ! dit-elle, tu ne sauras jamais à quel prix je consens à ton bonheur !

XXIII

Le même soir Lucien fut transporté à Gênes, et, un mois après, le bateau à vapeur la *Victorieuse* prenait à son bord la comtesse Caroline et son fiancé, qui retournaient en France.

Lucien était encore bien faible ; mais sa tête charmante respirait le bonheur. Caroline souriait d'un sourire déchirant aux paroles de tendresse du jeune comte.

Elle regardait autour d'elle avec une inquiétude et une agitation qui augmentaient de moment en moment.

— Rien, murmurait-elle, rien encore ! Pourtant il l'a promis...

Le soleil faisait resplendir la ville et la mer ; on entendait de tous côtés les cris des bateliers, des pêcheurs et des marchands qui se culbutaient sur le pont du vapeur encombré de monde. Enfin la cloche du départ sonna ; une grosse fumée noire s'éleva vers le ciel par flocons inégaux, et bientôt on n'aperçut plus de la ville de Gênes que ses grands dômes de marbre et ses flèches pointues. Caroline regardait avec son âme l'horizon qui fuyait ; elle comprimait les battements de son cœur. Elle espérait encore ; mais le bateau doubla un petit cap, et la ville disparut tout à coup.

En cet instant une barque que faisaient nager quatre rameurs passa près du bateau. Un jeune homme couché dans la barque, et qui tenait enlacée une belle Italienne penchée sur son épaule, chantait à pleine voix :

Ah ! senza amare
Andare sul mare,
Col sposo del mare
Non può consolare !

Quand on fut en pleine mer, Caroline n'espéra plus ; elle regarda une dernière fois cette Italie qui, de loin, comme dans un rêve, lui avait montré le bonheur ; puis, portant à ses lèvres l'anneau de George :

— Adieu, ma force ! dit-elle ; adieu, ma vérité et ma foi ! Maintenant, où Dieu va-t-il me conduire ?

Et son dernier sanglot alla se perdre dans la chanson d'amour de Gaston, dont la brise lui apportait encore la voix.

Appuyé derrière les roches près desquelles le bateau venait de passer, un homme restait morne et grave ; sa figure était inondée de larmes.

— Non, Caroline, disait-il, tu ne dois plus me revoir ; il faut que tu me maudisses et que tu m'oublies, ô ma poésie et mon sourire ! ô tout ce que j'espérais et tout ce que j'aimais !

Il fit un geste violent, et, rejetant en arrière ses cheveux noirs, il releva sa tête fine et fière.

— Allons, dit-il, j'ai voulu devenir jeune, et il était trop tard !

Bellevue, 10 juillet 1860.

FIN.

À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](#)^[1]. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](#)^[2] ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](#)^[3].

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](#)^[4].

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- Stamlou
- Obelon
- LeDeuxiemeTexte
- Ernest-Mtl
- Manseng
- Guillaumelandry
- Havang(nl)
- FreeCorp
- Toto256
- Acélan
- Denis Gagne52
- M-le-mot-dit

- Promauteur1

-
1. [↑ http://fr.wikisource.org](http://fr.wikisource.org)
 2. [↑ http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)
 3. [↑ http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)
 4. [↑ http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)